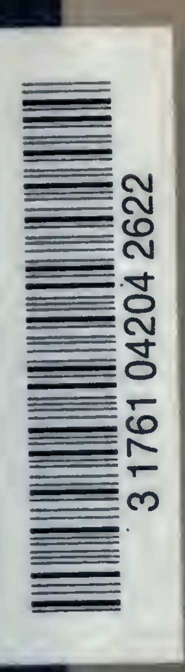
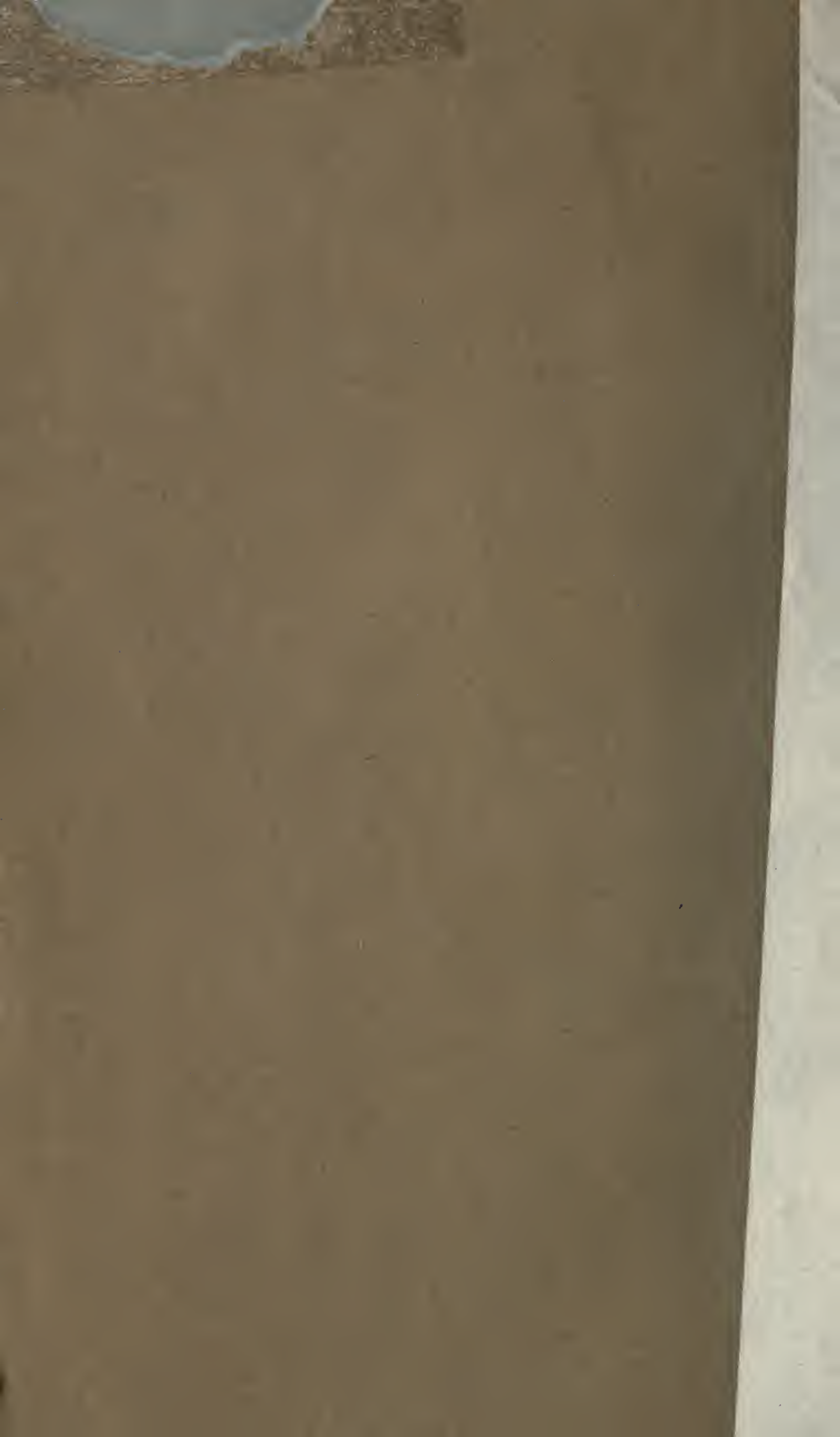


Bayard, Jean François Alfred
Les deux manières

Bayard et Ma...

Les deux manières.

1836.



LES

DEUX MANIÈRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE MM. BAYARD ET MATHON,

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,
LE 17 DÉCEMBRE 1836.

PRIX : 2 FR. 50 CENT.



PARIS,
J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS,
PRÈS DE CHEVET.

1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DESRONEL.	M. SAINT-AUBIN.
STÉPHANE DESRONEL, son frère. (Tous deux manufacturiers à Caudebec.)	M. NUMA.
CAROLINE, femme de M. Desronel.	Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
ARMAND, neveu de Caroline.	M. RHOZEVIL.
AMÉLIE, jeune fille confiée aux deux frères.	Mlle CÉLINE VALLÉE.

La Scène se passe, au premier acte, à Caudebec, chez M. Desronel; au deuxième acte, à Paris, dans un hôtel garni.

****

NOTA. — Les Acteurs sont placés au commencement de chaque scène comme ils doivent l'être sur le Théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changemens de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

S'adresser pour la musique de cette Pièce, et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase Dramatique, à M. HEISSER, *bibliothécaire et copiste, au Théâtre; ou à M.* FERVILLE, *correspondant des Spectacles, rue Poissonnière, 33.*

Imp Chassaignon, rue Gît-le Cœur, 7.

LES

DEUX MANIÈRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

****

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon au rez-de-chaussée. — Porte au fond, portes aux angles. — Sur le deuxième plan, à droite de l'acteur, l'appartement de Caroline; du même côté, un guéridon, un métier à broder. — A gauche, la porte d'un petit salon. — Une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, *seule; elle revient de la gauche, et entre mystérieusement, une lettre à la main.*

Elle y était... la voici... une lettre de lui... parmi ces fleurs qu'il renouvelle tous les jours... Bon Armand!... il n'y manque jamais... et cette correspondance, qui a commencé comme un enfantillage, prend un caractère sérieux qui maintenant me fait presque peur... Qui m'eût dit que cette amitié d'une tante pour son neveu tournerait ainsi? Ah! ce n'est pas ma faute, peut-être. Voyons sa lettre, voyons-la.

Air de Céline.

Je ne devrais pas la connaître;
Mais le moyen de refuser?
Ce serait un chagrin, peut-être,
Que je ne peux plus lui causer.
Pour lui, trop sensible et trop bonne,
Au péril je n'ai pas songé...

Et cet amour, que je pardonne,
Peut-être il le croit partagé...
Je le sens, l'amour qu'on pardonne
Est bien près d'être partagé.

(*Lisant.*) « Deux heures du matin... » (*S'interrompant.*) Oh! mon dieu! il n'a pas dormi... (*Lisant.*) « Ah! que la soirée a été longue et » cruelle! Pas un mot, pas un regard de vous... et je suis ren- » tré chez moi avec une fièvre brûlante, qui me tuera, je l'es- » père. » (*S'arrêtant.*) Il croit qu'on en meurt... (*Lisant.*) « Cet » air d'ironie qui repoussait tous les mots par lesquels je cher- » chais à vous faire comprendre, et mon amour et mes tour- » mens, me prouve assez que vous voyez toujours en moi cet » écolier, à qui naguère il suffisait pour être heureux, d'une » partie de volans... la plus grande faveur qu'il ait obtenue de » vous... » (*S'interrompant.*) Il y a deux mois de cela, et il me » semble qu'il y ait un siècle. (*Lisant.*) « Encore si vous m'é- » criviez; si cette corbeille de fleurs qui reçoit mes lettres me » rendait vos réponses, comme vous me l'aviez promis... » (*S'interrompant.*) Ah! j'avais tort. (*Lisant.*) « Et cependant je tiens » mes promesses, moi!... Vous m'avez défendu de chercher à » vous voir seule... » (*S'interrompant.*) Je le crois bien...

SCENE II.

CAROLINE, ARMAND.

ARMAND, *à part, entrant par la porte de l'angle à gauche de l'acteur, sans être vu.* Ah! c'est elle!

CAROLINE, *lisant.* « J'obéis... »

ARMAND, *de même.* Ciel! ma lettre!

CAROLINE, *lisant.* « Je fuis votre présence. »

ARMAND, *de même.* Approchons.

CAROLINE, *lisant.* « Quoi qu'il puisse m'en coûter... » (*Soupirant.*) Et moi donc, croit-il qu'il ne m'en coûte rien?

ARMAND, *qui est tout près d'elle.* Ma tante!

CAROLINE, *poussant un cri.* Ah!

ARMAND. Grâce! grâce! c'est moi!...

CAROLINE. Sors, Armand!... Monsieur, sortez!

ARMAND. Non, oh! non!... Vous éviter, je le pouvais... mais vous fuir, quand je vous vois, quand je vous parle... ah! je n'en ai pas le courage.

CAROLINE. Armand, tu veux donc me causer du chagrin?

ARMAND. A vous... la seule amie que j'aie au monde!... Vous ne le croyez pas?

CAROLINE. C'est qu'aussi tu n'es pas raisonnable... Tous deux à peu près du même âge, élevés ensemble, nous nous aimions comme un frère et une sœur; et voilà qu'il vous est venu des idées...

ARMAND. Oui; mais, vous... vous êtes bien changée.

CAROLINE. C'est que nous ne sommes plus des enfans.

ARMAND. Tant pis!...

Air *d'Aristippe.*

Oh! je regrette, sans les craindre,
Ces jeux que l'on nous permettait,
Et ces gages que, sans se plaindre,
Le perdant d'un baiser payait.

CAROLINE.

C'était toujours lui qui gagnait.

ARMAND.

Ah! vos rigueurs, que je déplore,
N'ont pu me le faire oublier,
Et je voudrais gagner encore.

CAROLINE.

Mais, moi, je ne veux plus payer.

ARMAND. Il y a loin de là à cet air dédaigneux que vous prenez toujours avec moi depuis quelque temps. Du moins si vous étiez encore comme il y a huit jours... Alors, vous m'accueilliez avec un sourire si bon... Vous ne retiriez pas votre main quand je la couvrais de baisers... Vous étiez là, oubliant votre ouvrage, votre broderie, que sais-je!... et moi, je laissais échapper le livre dont je vous faisais la lecture... nos cœurs battaient plus vite... et vos yeux restaient attachés sur les miens, que je sentais mouillés de larmes!... c'étaient des larmes de bonheur que je n'ai plus retrouvées depuis.

CAROLINE. Mais, vois-tu, Armand, c'est que j'étais bien folle de t'écouter... c'est que... si jeunes l'un et l'autre, il y avait pour nous deux dans cette solitude, dans cet isolement auquel je suis si souvent condamnée, un danger qui heureusement n'existe plus.

ARMAND. Je comprends... vous êtes bien aise qu'il y ait un tiers entre nous, pour pouvoir me chasser de votre présence... Ah! si vous m'aimiez!...

CAROLINE. Si je t'aimais!... Oh! ne me parle pas ainsi; tu me fais peur avec ce mot-là... J'ai pour toi l'amitié d'une tante,

d'une sœur... Cette amitié-là, je veux l'avoir toujours... mais rien de plus, Armand, si mon repos t'est cher encore... car, vois-tu, je t'aimais... Oh! non, non; laissons cela, je t'en prie.

(*Elle s'assied à son métier à broder, à droite.*)

ARMAND. Ah! parlez, parlez encore... Regardez-moi comme tout-à-l'heure... Que vous étiez belle!... Ah! si vous m'aimiez ainsi, Caroline!...

CAROLINE. Eh bien! si je t'aimais ainsi?

ARMAND. Ce serait trop peu de ma vie entière pour vous payer de tant de bonheur.

CAROLINE. Toi!... tu m'oublierais bien vite.

ARMAND. Oh! non, jamais, je vous le jure!... Mais, vous, que dois-je penser?

CAROLINE. Pense ce que tu voudras... je n'ai rien à te dire.

ARMAND. Ah! vous m'aimez, je veux le croire.

CAROLINE. Alors, de quoi te plains-tu?

DESRONEL, *en dehors.* C'est bien!... envoyez-le moi.

ARMAND. Ah!...

(*Il passe du côté opposé à celui de Caroline, et s'assied près de la table, tandis qu'elle brode.*)

SCENE III.

CAROLINE, DESRONEL, *entrant par la gauche*, ARMAND.

DESRONEL, *s'approchant de Caroline, sans voir Armand.* Déjà levée, Caroline... et à l'ouvrage... C'est joli, ce que tu fais là!

CAROLINE. Vous trouvez?

DESRONEL. Je remarque toujours en toi quelque talent nouveau, après chaque absence.

CAROLINE. La dernière a été si longue... j'ai pu me perfectionner.

DESRONEL, *souriant.* C'est vrai... (*regardant le métier.*) C'est très-joli... (*Il voit Armand, qui s'est levé.*)

ARMAND. C'est ce que je disais à ma tante, il n'y a qu'un instant.

DESRONEL. Ah! vous voilà, Armand... je vous fais demander partout.

ARMAND. Moi, mon oncle!... Je suis venu souhaiter le bonjour à ma tante; mais j'allais passer dans les bureaux.

DESRONEL. Oh! vous ne vous dépêchez guère, à ce qu'il me paraît... J'ai vu votre ouvrage tout-à-l'heure. La correspondance

dont, en partant, je vous avais chargé pour la manufacture... il y a bien peu d'ordre là-dedans.

ARMAND. Oh! vous vous trompez, je vous assure.

DESRONEL. Mais. non... vous vous négligez, Armand; vous ne travaillez plus... et puis, vous êtes devenu triste, sombre... Tenez, ce matin encore...

ARMAND. Pas du tout, mon oncle. . j'ai mon humeur ordinaire.

DESRONEL. C'est que précisément depuis quelques jours, depuis mon retour à Caudebec, votre humeur ordinaire n'est pas gaie.

CAROLINE, *avec un rire forcé.* C'est ce que je disais à mon neveu, quand vous êtes entré.

DESRONEL. Et c'est un peu ta faute, Caroline!

CAROLINE. Comment cela?

ARMAND, *à part.* C'est vrai.

DESRONEL. Eh! oui... Élevé par ton père, dans cette maison, il a pris l'habitude de jouer, de perdre son temps avec toi... à la bonne heure!... c'était un enfant... je m'en amusais moi-même tout le premier... Mais, à présent, il est d'âge à laisser là toutes ces balivernes... Il faut travailler, Armand; et si votre tante ne vous gronde pas, moi je vous gronderai pour elle.

CAROLINE. J'aime autant que vous vous en chargiez, mon ami.

ARMAND. Monsieur, tant de sévérité...

DESRONEL, *allant à lui, et lui frappant sur l'épaule, avec bonté.* Eh! non, non... je ne suis pas sévère, tu le sais bien... Je serais tout prêt à te pardonner... quelques enfantillages... mais pas de paresse... dans nos maisons, c'est de mauvais exemple... Regarde autour de toi... tout le monde ici s'occupe sans perdre un instant, moi tout le premier.. plus souvent, hélas! en voyage que chez moi; dans mon bureau que dans le boudoir de ma femme... Eh! crois-tu que je ne me trouverais pas mieux ici, comme aux premiers jours de mon mariage, que toujours en course, au Hâvre, à Paris, pour les intérêts de notre maison.

Air *du premier Prix.*

J'en conviens, le travail m'accable:
Je suis distrait, brusque, grondeur;
Je n'ai pas le temps d'être aimable,
Non; mais je compte, au fond du cœur,
(*A Caroline.*) Sur mon pardon que je réclame.

CAROLINE, *souriant.*

C'est très-bien de se reposer
Sur la clémence de sa femme;
Mais il n'en faut pas abuser.
Il ne faut pas en abuser.

DESRONEL. Et j'en abuse, hem? c'est possible; mais pour augmenter ta fortune, c'est-à-dire ton bonheur.

CAROLINE, *à part, brodant.* Oh! ce n'est pas la même chose.

DESRONEL, *à Armand.* Enfin, Armand, prends garde. Stéphane, mon frère et mon associé, qui n'est pas ton oncle, lui, peut exiger que tu sois plus exact. Il a déjà remarqué ton absence... (*s'asseyant près de Caroline.*) il s'en est plaint.

ARMAND, *à part.* Ah! le vilain homme!

CAROLINE. Comment, Stéphane!... est-ce qu'il est arrivé?

DESRONEL. Oui, ce matin... après une longue absence d'un jour... Oh! ce n'est pas comme moi... Il est revenu avec cette jeune Amélie; tu sais, la fille d'Ambroise, de ce vieux contre-maître que nous avions à Saint-Valery... Il nous a fait, en mourant, ses héritiers... toutes les dettes payées, il ne reste dans la succession, que cet enfant... et nous l'adoptons. (*regardant le métier.*) C'est très-bien, cette fleur-là.

ARMAND. Amélie!... Oui, je me rappelle... je l'ai vue quand j'allais passer les vacances à Saint-Valery.

CAROLINE. Ah! tu la connais, Armand?

ARMAND. Oui, ma tante... nous nous aimions beaucoup... C'était alors une bonne petite fille.

DESRONEL. Et c'est à présent une fort jolie personne.

CAROLINE. Ah!

DESRONEL. Nous l'envoyons tout de suite à Paris, chez une de ses parentes, une lingère... pour apprendre son état.

STÉPHANE, *en dehors.* C'est bien! c'est bien!

DESRONEL. Ah! mon frère te l'amène.

SCENE IV.

LES MÊMES, STÉPHANE, AMÉLIE (*).

STÉPHANE. Nous ne dérangeons personne... on peut entrer?

DESRONEL. Eh! oui... Tiens, je parlais de toi, et de mademoiselle.

(*) Caroline, Desronel, Amélie, Stéphane, Armand.

STÉPHANE. Bonjour, ma chère belle-sœur... Que m'avait donc dit ma femme! que depuis quelques jours vous ne sortiez plus... que vous étiez souffrante... Je ne vous ai jamais vue plus jolie.

CAROLINE. Allons, vous plaisantez toujours.

STÉPHANE. Non, ma foi! je n'en ai guère envie... Eh bien! petite fille, tu me parlais tant devant madame Desronel de M. Armand, et te voilà muette.

AMÉLIE, *d'un air un peu niais.* Mon Dieu! mon bon ami, que voulez-vous que je leur dise... M. Armand ne me dit rien... il ne me reconnaît pas.

ARMAND. Si fait, mademoiselle... quoique vous soyez bien embellie.

AMÉLIE, *de même.* Vous êtes trop bon.

CAROLINE. C'est bien à vous de venir me voir, mon enfant... Elle repart bientôt pour Paris, n'est-ce pas?

DESRONEL. Le plus tôt possible.

AMÉLIE.

Air : *Si ça t'arrive encore.*

De partir sitôt pour Paris,
Moi, je n'ai pas eu la pensée;
De quitter ainsi mes amis,
Croyez-vous que je sois pressée?
Oh! je n'ai rien à regretter,
Et depuis un moment je pense
Qu'on a du plaisir à rester
(*Regardant Armand.*)
En pays de connaissance.

STÉPHANE. Oh! le temps de voir deux ou trois personnes ici... (*à Armand.*) Et, tenez, Armand, j'ai à parler à mon frère... voulez-vous offrir le bras à Amélie pour la conduire chez Gertrude, sa tante?

ARMAND. Volontiers, monsieur.

AMÉLIE. Je ne demande pas mieux.

CAROLINE, *passant vivement à elle.* Alors, je m'en charge... je la conduirai... Mademoiselle ne me quittera plus jusqu'à son départ; je lui ferai voir un peu notre pays.

AMÉLIE. Oh! je l'ai déjà vu avec mon bon ami, M. Stéphane.

CAROLINE. Comment le trouvez-vous?... Bien triste, n'est-ce pas?

STÉPHANE, *qui était préoccupé.* Moi, triste!... Pourquoi, s'il vous plaît?

DESRONEL, *passant auprès de lui.* On ne parle pas de toi (*).

AMÉLIE. Madame parle du pays.

ARMAND, *riant aux éclats.* Ah! ah! ah! ah!

STÉPHANE. Hein! plaît-il?... Monsieur rit... J'ai donc l'air bien ridicule?

ARMAND. Ah! monsieur...

CAROLINE, *vivement.* Eh! non... c'est ce quiproquo.

STÉPHANE. Il y a des gens qui sont bien heureux de rire, tandis que d'autres n'ont pas le temps d'être sérieux.

DESRONEL. Quoi donc?... toi toujours si gai...

STÉPHANE, *bas, à Derosnel.* Renvoie tout le monde... j'ai à te parler.

DESRONEL. Ah! mon dieu! (*à Caroline.*) Eh bien, Caroline, puisque c'est toi qui te charges de cette jeune fille...

CAROLINE. Certainement... Venez, ma chère... nous allons sortir ensemble.

AMÉLIE. Oui, madame... et nous achèterons une boîte de couleurs pour peindre les fleurs... mon bon ami me l'a permis.

STÉPHANE. Tout ce que tu voudras... (*à part.*) Ils ne s'en iront pas.

ARMAND. Si ces dames veulent que je les accompagne?

AMÉLIE. Ah! oui.

CAROLINE, *vivement.* Non, merci... je ne veux pas te déranger... on me gronderait encore.

Air *sur un motif des Huguenots, arrangé par M. Hormille.*

CAROLINE, *allant à Amélie* (**).

Avec moi je vais la conduire.

AMÉLIE.

Avec plaisir.

STÉPHANE, *à Armand.*

En ce moment
Dans les bureaux on vous désire;
On vous y voit si rarement.

ARMAND, *à part.*

Quels regards!

(*) Caroline, Amélie, Desronel, Stéphane, Armand.
(**) Armand, Caroline, Amélie, Desronel, Stéphane.

CAROLINE.

Venez, Amélie!

STÉPHANE.

A la fin on nous laissera.

ARMAND, *à part.*

Serait-ce de la jalousie?
Je n'aurai pas ce bonheur-là!

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Venez donc, je vais vous conduire;
Nous sortirons dans un moment.
(*A part.*) Au fond du cœur je ne puis dire
Ce que j'éprouve en ce moment.

AMÉLIE.

Par vous je me laisse conduire;
Nous reviendrons dans un moment;
J'ai tout ce que mon cœur désire;
C'est de m'y retrouver souvent.

STÉPHANE, *à Amélie.*

Par ma sœur laisse-toi conduire...
(*A Armand.*) Et vous, Armand, en ce moment,
Dans les bureaux on vous désire,
On vous y voit si rarement.

DESRONEL.

Ma femme veut bien vous conduire;
Allez, suivez-la, mon enfant;
Mais, lui, qu'a-t-il donc à me dire?
D'où vient son trouble et son tourment?

ARMAND.

A peine si j'ose me dire
Ce que j'éprouve en ce moment;
Ce bonheur où mon âme aspire
N'est pas un espoir décevant.

(*Armand rentre par la gauche; Caroline et Amélie sortent par la droite.*)

SCENE V.

DESRONEL, STÉPHANE.

STÉPHANE. Enfin, diable de rieur, il s'en va... tant mieux.

DESRONEL. Tu as l'air d'en vouloir à tout le monde ce matin.

STÉPHANE, *lui serrant la main.* A tout le monde, excepté à toi, mon frère, mon ami.

DESRONEL. Parbleu! pour l'homme le plus gai de Caudebec, tu as une singulière figure!

STÉPHANE, *avec un rire forcé.* Oui, n'est-ce pas?... ça se voit tout de suite.

DESRONEL. Tu ris jaune.

STÉPHANE, *avec violence.* Desronel! pas de mauvaises plaisanteries... pas d'équivoques... Car lorsque les soupçons... Qu'est-ce que je dis?... quand l'évidence... Enfin, où trouver des consolations, si ce n'est auprès de toi, d'un frère!

« Un frère est un ami donné par..... »

DESRONEL. Quelle diable d'histoire me fais-tu là... avec tes soupçons, ton évidence... tes consolations!.. Voyons, parle, explique-toi.

STÉPHANE. Tu ne comprends pas?

DESRONEL. Je ne comprends pas les énigmes.

STÉPHANE, *mystérieusement.* Ma femme, mon cher..... ma femme.....

DESRONEL. Stéphane, prends garde... tu as toujours été jaloux; tu tourmentes ma pauvre belle-sœur, qui, malgré sa vivacité, est bien la meilleure petite femme... Avec une autre, sais-tu que ça te porterait malheur.

STÉPHANE, *lui serrant les mains.* C'est fait.

DESRONEL. Que dis-tu?

STÉPHANE. Je dis que Félicité oubliant ses devoirs, ses sermens, mon amour... car je l'aime... tu le sais...

DESRONEL. Après, après...

STÉPHANE. Eh bien!..

DESRONEL. Après.

STÉPHANE. Oh! ma foi, tu y mets de la mauvaise volonté aussi... que diable! à moins que je ne te dise tout .. Ecoute donc, si tu crois que c'est agréable.

DESRONEL. Voyons; causons sans nous fâcher, mon pauvre Stéphane.

STÉPHANE. Tu vois... tu me plains déjà... et c'est ce qui me fait enrager... tout le monde me plaindra... Ces bons amis de Caudebec...

Air *du Pot de fleurs.*

Il semble déjà qu'on ricane,
Et partout me montrant au doigt,
On dira : *Ce pauvre Stéphane!...*
Les maris surtout... ça se doit.
Je les connais ces bons apôtres,
Par le ridicule immolés,
On croirait qu'ils sont consolés
En riant du malheur des autres.

DESRONEL. Mais dis-moi...

STÉPHANE, *sans l'entendre.* Ah! Félicité, Félicité!.. toi qui devais faire mon bonheur!

DESRONEL. Enfin, tu as donc surpris des preuves...

STÉPHANE. Des preuves... D'abord, mon cher, quand je suis arrivé hier au soir, elle m'a reçu... oh! mais elle m'a reçu... comme on ne reçoit pas un mari... Elle avait des vapeurs, des maux de tête... à peine si elle m'a dit bonjour... et puis elle s'est enfermée chez elle... Voilà.

DESRONEL. Ah! mon dieu! à mon retour de Paris, ma femme avait la migraine... qu'est-ce que cela prouve?

STÉPHANE. Ta femme... ta femme... c'est très-différent... elle ne reçoit pas des lettres en secret?

DESRONEL. Hein?

STÉPHANE. Oui, ce matin, quand je suis entré chez Félicité, elle ne m'a pas entendu, tant elle était absorbée par la lecture d'une lettre..... un petit papier coquet..... doré sur tranche..... avec une odeur de musc qui infectait la chambre. Enfin, une de ces lettres, tu sais... c'était facile à voir.

DESRONEL. Après...

STÉPHANE. Au bruit que j'ai fait en m'approchant (je m'étais heurté le genou contre un fauteuil), elle a caché précipitamment l'épître équivoque, et a levé sur moi deux grands yeux effrayés et pleins de larmes... elle pleurait en lisant... conçois-tu?.. elle toujours si folle!

DESRONEL. Après.

STÉPHANE. J'ai voulu avoir cette lettre... elle a refusé... j'ai insisté, elle l'a jetée au feu... je m'y suis jeté aussi pour la sauver des flammes... et je n'y ai gagné que de me brûler les doigts... Voilà!

DESRONEL. Après, après...

STÉPHANE, *avec impatience.* Ah! vas-tu recommencer avec tes *après, après!..* tu me fais mal.

DESRONEL. Calme-toi... c'était peut-être de sa famille, avec qui tu es brouillé... et puis des lettres... ma femme en reçoit tous les jours dont je ne m'inquiète pas le moins du monde.

STÉPHANE. Ta femme... ta femme, c'est bien différent. Ta femme ne donne pas des rendez-vous!

(*Il remonte un peu le théâtre.*)

DESRONEL, *passant à gauche.* Des rendez-vous! (*)

STÉPHANE. Eh bien! oui, oui, là... elle était à la fenêtre de son boudoir... du côté du parc... Je l'avais vue faire signe à quelqu'un, je m'approchai doucement... et je l'entendis qui disait bien bas, bien bas : *à ce soir...* Je me précipitai pour voir l'infâme à qui elle adressait ce : *à ce soir...* mais, plus prompte que moi, elle avait vivement fermé la fenêtre, et je m'en allai bêtement tomber sur un carreau que je brisai, en y passant la tête tout entière. Il n'y avait plus personne que la fille du jardinier... et je sortis de ma lucarne, une oreille déchirée et une écorchure au menton. Voilà!.. Eh bien!.. tu ne dis plus : Après, après.

DESRONEL. C'est qu'aussi, il y a de quoi confondre la raison... Une femme comme la tienne!

STÉPHANE. Hein! était-elle heureuse celle-là! Ce n'est pas comme chez toi... j'étais aux petits soins... toujours empressé, toujours là... j'en étais ennuyeux... elle en convenait...

DESRONEL. Et qu'est-ce que tu prétends faire?

STÉPHANE. Ce que je prétends... je n'en sais rien... et je viens te demander ce que tu ferais à ma place?

DESRONEL. A ta place!..

STÉPHANE. Oui... là, figure-toi que ta femme, madame Desronel aîné, qui est si tendre, si passionnée, et même un peu jalouse...

DESRONEL. Jalouse!.. oui, autrefois... quand je l'épousai.

STÉPHANE. Oh! alors elle t'aimait trop... Eh bien, figure-toi qu'elle se renferme chez elle quand tu arrives, reçoit des lettres musquées, qu'elle brûle quand tu veux les lire... donne des rendez-vous pour le soir... et... enfin... Voyons... voyons, toi qui as de la tête, que ferais-tu?

DESRONEL. Que diable! tu me demandes ça à l'improviste.

STÉPHANE. Réfléchis... suppose... Que ferais-tu?

DESRONEL, *lui saisissant le bras avec violence.* Ah! je crois que dans ma fureur!..

STÉPHANE. Je ne t'en demande pas davantage... et moi aussi,

(*) Stéphane, Desronel.

je suis furieux... Je me vengerai!.. il y aura des larmes... des grincemens de dents... tout le monde le saura... je veux que que tout le monde le sache.

DESRONEL, *avec calme.* Allons donc, es-tu fou? un éclat!.. livrer ton nom à la risée de notre petite ville!.. aux sarcasmes de nos désœuvrés de café!

STÉPHANE. Tant pis pour elle!

DESRONEL. Compromettre ta femme, qui n'est peut-être pas aussi coupable que tu le crois.

STÉPHANE. Si fait.

DESRONEL, *qui a remonté le théâtre.* Sur des soupçons... (*regardant à gauche et s'arrêtant.*) Ciel!

STÉPHANE Hein!.. tu as vu par là...

DESRONEL, *affectant de l'indifférence.* Rien, rien.

STÉPHANE. Je suis sûr que tu auras vu quelque chose... Le boudoir de ma femme donne de ce côté... Hein!.. tu as vu quelque chose?.. avoue.

DESRONEL. Mais non, te dis-je, non.

STÉPHANE. Ah! tu crains de me le dire... tu veux me calmer... mais tu n'y parviendras pas... Oui... je me vengerai... femme coquette et légère!.. femme plus que légère... oui, j'y suis résolu. (*pendant qu'il est tout à ses projets de vengeance, Desronel s'esquive par la gauche.*) Elle vivra entre quatre murs... quatre bons murs... éclairée par une simple lucarne, défendue par une grille, une double grille... Allez donc...

Air *de Mazaniello.*

Désormais je serai le maître ;
Elle aura beau crier, prier...
Deux cadenas à la fenêtre
M'en répondront mieux qu'un portier.
Je l'enfermerai, je l'atteste!...
Déjà je me sens consolé!...
Et pour que le bonheur me reste
Je m'en vais le mettre sous clé.

Quant à l'infâme que je crois connaître... (*se retournant.*) Oui, je le... (*cherchant Desronel.*) Eh bien!.. où est-il donc?

DESRONEL, *rentrant vivement et tenant un papier qu'il cache, à part.* Je ne me trompais pas.

STÉPHANE. Desronel... d'où diable viens-tu?

DESRONEL. Ne fais pas attention ; c'est un ordre que j'avais à donner... pour les bureaux où l'on t'attend.

STÉPHANE. Les bureaux... eh ! bien, voilà encore... je ne me soucie pas d'y aller... Ces drôles de commis avec leur air goguenard... ils me font rougir jusqu'aux oreilles... je suis sûr qu'ils savent quelque chose.

DESRONEL. Encore des idées à toi !

STÉPHANE. Et s'il faut tout te dire... je soupçonne...

DESRONEL. Qui donc ?

STÉPHANE. Notre caissier.

DESRONEL. Gerbin !

STÉPHANE. C'est un gros scélérat que je n'ai jamais pu souffrir... je parie que tu viens de le voir.

DESRONEL. Eh ! non... Gerbin, un père de famille !.. allons donc...

STÉPHANE. Et puis des besicles et un faux toupet !.. ce serait humiliant !.. Je me trompe !.. oh ! oui, je me trompe... mais si c'est lui... (*prenant la main à Desronel.*) il me le paiera !..

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCENE VI.

DESRONEL, *seul.*

Oh ! non, ce n'est pas lui... je tiens le coupable... j'en ai peur au moins. (*regardant autour de lui, et tirant le billet de sa poche.*) C'était bien Armand ; je l'ai vu se glisser sous le péristyle, et cacher dans une corbeille... (*il a ouvert le billet.*) Son écriture !.. c'est bien cela... (*lisant.*) « Si mes espérances ne « m'ont pas trompé, si vous m'aimez, accordez-moi un ren- « dez-vous... un seul instant... ce soir. » Ah ! nous voilà sur la trace... Stéphane avait raison ; et moi-même, quand je reprochais à ce jeune homme de négliger son travail... il était amoureux ! Et c'est dans ma famille... chez mon frère !.. Ah ! cachons bien ce secret à tout le monde. (*il déchire le billet.*) C'est notre faute aussi...

Air *du Piége.*

Ces enfans, que de bons maris
Traitent d'abord sans conséquence,
Bientôt, par le temps enhardis,
Font expier trop d'imprudence.

On garde sa sécurité,
Sans voir que l'âge est pour un autre,
Et qu'ils gagnent de leur côté
Tout ce que nous perdons du nôtre.

Mon pauvre frère... ah!.. Ah! il est temps encore peut-être...

SCENE VII.

CAROLINE, DESRONEL.

CAROLINE, *à un domestique qui la suit dans le fond.* Portez cette boîte de couleurs à cette jeune fille dans le salon... Ah! M. Desronel.

DESRONEL. Reste, Caroline... (*au domestique.*) Et ensuite vous direz à M. Armand qu'on l'attend ici.

(*Le domestique entre dans le salon à gauche.*)

CAROLINE, *à part.* Ciel!

DESRONEL, *à Caroline.* Oui, il faut que je voie Armand, que je lui parle... que je me plaigne à lui...

CAROLINE. Ah! vous avez à vous plaindre?

DESRONEL. Beaucoup!.. il a pris ici un ton, des manières, qui ne sauraient me convenir... Je veux l'éloigner.

CAROLINE. L'éloigner.

DESRONEL. Pour quelque temps, du moins.

CAROLINE. L'éloigner... et pourquoi? je ne puis comprendre...

DESRONEL. Non, vous ne devinez pas la raison... vous ne vous êtes pas aperçue?..

CAROLINE. De rien, je vous assure.

DESRONEL. A la bonne heure. (*à part.*) Tant mieux (*haut.*) Mais d'autres ont eu de meilleurs yeux que vous; et peut-être auriez-vous dû, en mon absence, vous inquiéter davantage de cet air distrait, préoccupé, que je lui reprochais encore ce matin... Croyez-vous donc qu'à son âge, cet état inaccoutumé n'ait pas une cause?... Mais non... de sa part, vous traitez tout de plaisanterie, d'enfantillage... sans vous douter que cet étourdi, dont vous riez, que vous laissez libre, peut jeter le désordre dans un ménage paisible, et le désespoir dans le cœur d'un honnête homme qui le tuerait.

CAROLINE, *avec un cri d'effroi.* Ah! monsieur!

DESRONEL. Je le tuerais, moi.

CAROLINE, *hors d'elle.* Ah! ne parlez pas ainsi... je le verrai... je lui dirai... tout ce que vous voudrez.

DESRONEL. Non, cela me regarde... et je veux croire qu'il n'a pas mérité d'être chassé de cette maison comme un ingrat.

ARMAND, *en dehors.* On m'a fait demander... on m'attend.

DESRONEL. Le voici.

CAROLINE, *voulant faire un mouvement vers Armand.* Armand!

DESRONEL, *la retenant.* Ne craignez rien, et laissez-nous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARMAND, *entrant vivement* (*).

DESRONEL, *à Armand.* Ah! vous voilà!...vous croyiez déjà que c'était une partie de plaisir... n'est-ce pas? quelque folie?

ARMAND. Je viens comme on me l'a dit... (*apercevant Caroline.*) Ma tante, quelle pâleur!.. vous vous trouvez mal.

(*Il veut aller à elle.*)

DESRONEL, *le retenant.* Ma femme rentre chez elle, et c'est moi qui veux vous parler. (*à Caroline, à demi-voix.*) Rassure-toi, je l'aime, tu le sais; et s'il mérite encore de l'indulgence. .

ARMAND. Voulez-vous accepter mon bras, ma tante?.. je vous soutiendrai.

CAROLINE, *vivement.* Merci, merci, Armand.

DESRONEL, *à Armand.* Restez... je vous prie de rester.

CAROLINE, *regardant Desronel, à part.* Et pourtant il est calme.

(*Desronel se retourne, elle entre précipitamment dans sa chambre.*)

ARMAND, *à part.* Qu'est-ce donc?.. Cet air de mystère...

SCENE IX.

DESRONEL, ARMAND.

DESRONEL, *après avoir fermé la porte du fond, descend vivement la scène, et pressant Armand par le bras.* Armand, avant tout, répondez-moi avec franchise.

ARMAND. Mon oncle...

DESRONEL. Il le faut.. je le veux... Me le promettez-vous?

ARMAND. De quoi s'agit-il?.. je ne sais...

DESRONEL. Me le promettez-vous?

ARMAND. Je vous le promets.

DESRONEL. Répondez-moi donc... La femme que vous aimez..

ARMAND. Grand dieu!

DESRONEL. La femme que vous aimez... peut-elle encore lever les yeux sans rougir... devant son mari?

(*) Caroline, Desronel, Armand.

ARMAND. Monsieur... que me demandez-vous ?

DESRONEL. Le peut-elle ?.. répondez-moi.

ARMAND Oui, monsieur.

DESRONEL, *le regardant en face.* Vous me le jurez ?

ARMAND. Sur l'honneur.

DESRONEL. C'est bien... je vous crois... et maintenant, vous, monsieur... n'avez-vous rien à vous reprocher ? Descendez dans votre cœur, Armand, et dites-moi si votre conduite n'est pas celle d'un lâche, d'un infâme ?

ARMAND. Monsieur ! monsieur ! que dites-vous ?

DESRONEL. Ah ! ce langage est sevère... mais j'ai le droit de parler ainsi, moi qui vous ai vu élever dans cette maison, votre premier, votre seul asyle... Ingrat ! vous l'avez oublié.

ARMAND, *à part, avec accablement.* Il sait tout... je suis perdu.

DESRONEL. Et c'est ici, près de nous, que vous avez cherché à séduire une femme que tout doit rendre sacrée pour vous, et qui, grâce à vos folles espérances, perd à jamais peut-être l'amour, la confiance de son mari.

ARMAND. Grâce pour elle, monsieur !.. Je vous l'ai dit, je vous le jure, je suis seul coupable... Elle ne m'aime pas.

DESRONEL. Je vous crois... mais mon frère voudra-t-il vous croire ?

ARMAND. M. Stéphane !..

DESRONEL. Oui, il sait tout, imprudent que vous êtes !.. Ce matin il a surpris dans les mains de sa femme une lettre qu'elle a brûlée ; et plus tard, quand de sa fenêtre elle vous jetait un rendez-vous, il était là

ARMAND, *à part.* M. Stéphane !

DESRONEL. Heureusement il ne sait pas quel est le coupable... il ne le saura jamais !.. C'est un secret entre nous, Armand ; personne ne le connaîtra, pas même ta tante... Tâchons d'étouffer à leur naissance des soupçons qui perdraient cette femme, dont le bonheur doit t'être précieux, puisque tu l'aimes.

ARMAND. Oui, monsieur.

DESRONEL. Et pour cet amour insensé, il s'éteindra de lui-même, quand tu te rappelleras ce que tu nous dois à tous... Songes-y donc, elle est l'amie, la sœur de ma femme, qui mérite toute ta reconnaissance, toute ton amitié, tout ton respect... et mon frère qui fut toujours si bon pour toi... et moi-même, Armand, malgré cette sévérité, cette brusquerie que j'ai avec toi, comme avec tout ce qui m'entoure... eh bien, voyons, ne me dois-tu rien ?

ARMAND, *se jetant dans ses bras.* Ah ! mon oncle, je l'oublierai... oui, je l'oublierai... j'y ferai tout mon possible, du moins... Ordonnez... parlez...

DESRONEL. Bien !.. Il faut être un homme... avoir du courage... partir.

ARMAND. Partir ! quitter cette maison !.. partir !

DESRONEL. Mais tu ne sens donc pas là que si tu la revois, toutes tes résolutions seront oubliées ?

ARMAND. Ah ! ne le croyez pas.

Air *de Voltaire chez Ninon.*

Mon oncle, je ne l'aime plus.

DESRONEL.

Et tu ne peux fuir sa présence !

ARMAND.

Partir ainsi !

DESRONEL.

Point de refus,
Et tu m'obéiras, je pense;
Songe au danger.

ARMAND.

Pour l'affronter,
Croyez-moi, j'aurai du courage.

DESRONEL.

Ah ! je crois que pour l'éviter
Il t'en faut encor davantage.

Elle-même, ton absence la rendrait à ses devoirs... tes adieux la perdraient peut-être : il faut partir sans la revoir... partir demain.

ARMAND. Demain !.. (*mouvement d'impatience de Desronel.*) Eh bien, oui... demain.

DESRONEL. Jusque-là ne nous quitte plus, et surtout n'écris pas... J'avais chargé Gerbin de partir pour le Hâvre, c'est toi que j'y enverrai à sa place ; de là plus loin sans doute... je vais le prévenir... Tu partiras... à ce prix, je te rends mon estime (*il lui tend la main qu'Armand presse avec transport.*), et nous pourrons tous t'estimer encore. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

ARMAND, *ensuite* CAROLINE.

ARMAND. Qui, moi, abuser de sa confiance, le tromper !.. Non, non... Ah ! il a dit vrai... la revoir c'est nous perdre... Partons ! (*Il va pour sortir.*)

CAROLINE, *doucement, à la porte de sa chambre.*) Armand!

ARMAND, *évitant de la regarder.* Ah!.. ma tante!

CAROLINE. Qu'est-ce donc?.. Ce mystère... Que te voulait M. Desronel?.. Tu ne réponds pas... Il sait donc?..

ARMAND. Il ne sait rien.

CAROLINE. Pourquoi ce grand courroux? Sa voix m'a glacée de terreur... j'ai cru qu'il avait des soupçons.

ARMAND. Des soupçons!.. oui, sans doute.

CAROLINE. Il t'accusait?..

ARMAND. D'aimer la femme de son frère.

CAROLINE. O ciel!

ARMAND. Oui, sur une lettre qu'on a surprise... un rendez-vous qu'elle a donné... que sais-je!

CAROLINE; *avec anxiété.* Des lettres... un rendez-vous... Ah! ce n'est pas vrai, Armand, n'est-ce pas?

ARMAND, *étonné.* Vous en doutez!

CAROLINE. Ah! non... ce serait affreux... Tu ne l'aimes pas... tu ne l'aimes pas... bien sûr?

ARMAND. Sais-je seulement si elle est belle!.. Non, non, je n'ai vu que vous... vous seule avez mon premier, mon seul amour!

CAROLINE, *effrayée.*

Air *de Teniers.*

Tais-toi, tais-toi, je t'en supplie!

ARMAND.

Vous pouvez croire à mon serment.

CAROLINE.

Ah! mon dieu! que la jalousie
Pour moi fut un affreux tourment!
Elle m'a perdue!... oui, c'est elle!...

ARMAND.

Quoi! pour vous avoir arraché
Ce secret qu'elle me révèle,
Et que l'amour m'avait caché!

CAROLINE. Ah! je n'ai pas dit...

ARMAND. Ecoutez-moi, Caroline, je vais partir... j'ignore quelle destinée m'attend; mais recevez ici le serment que je fais, par mon amour, par le vôtre, de n'aimer que vous au monde; et si jamais j'étais contraint de donner à une autre ma liberté, c'est que vous me l'aurez rendue.

CAROLINE. Tu vas partir ?

ARMAND. On l'a exigé : et j'ai fait une promesse dont j'ai déjà oublié la moitié... j'étais si heureux.

CAROLINE, *avec émotion.* Il t'éloigne... Oui, il a raison... (*lui tendant sa main qu'il baise.*) Pars, Armand... pars.

ARMAND. Partir maintenant, ah ! je n'en ai plus le courage.

CAROLINE. Il le faut...

ARMAND. Oui... mais je reviendrai bientôt... en secret.

CAROLINE. Que dis-tu !..

SCENE XI.

LES MÊMES, STÉPHANE.

STÉPHANE, *entrant vivement par la porte à gauche.* (*) Je lui donnerais vingt soufflets.

ARMAND. A qui donc, monsieur ?

STÉPHANE. Tiens ! c'est vous... je ne vous apercevais pas... Oh ! ma belle-sœur, pardon ! c'est que je suis tout hors de moi... je n'y vois plus.

CAROLINE, *se remettant.* Qu'est-ce donc, mon ami ?... vous paraissez bien troublé.

STÉPHANE. Est-ce que vous ne savez pas ? est-ce que mon frère ne vous a pas dit ?.. (*regardant Armand.*) Au fait, il a eu raison... il est plus sage que moi... je voudrais le dire à tout le monde... Où est mon frère ?... je veux lui parler... Oui, oui... il faut que ça finisse. Je lui donnerais vingt soufflets.

CAROLINE. Vous dites...

ARMAND. A votre frère ?

STÉPHANE. Hein !.. ne faites pas attention... je ne sais pas ce que je dis... A propos, ma chère sœur, je vais vous faire de la peine... car il faut que mon malheur retombe sur tout le monde... je vais vous enlever encore votre mari.

CAROLINE. Comment ?

ARMAND. Mon oncle ?

STÉPHANE. Vous savez que je devais continuer ce soir mon voyage pour Paris .. D'abord, nous y avons des affaires... et puis il faut y conduire notre jeune pupille Amélie... Eh ! mais où est-elle donc ?

CAROLINE. Elle a des pinceaux, des couleurs... elle s'amuse à peindre.

ARMAND, *regardant par le fond à gauche.* Je l'aperçois dans le parc.

(*) Caroline, Stéphane, Armand.

STÉPHANE. Eh bien... je devais donc la reconduire; mais, vous concevez, m'absenter en ce moment, m'éloigner d'une semelle seulement, ce serait... (*regardant Armand.*) C'est-à-dire... enfin... vous permettez que mon frère me remplace.

CAROLINE. Mon mari!

ARMAND. Ah! vous ne partez pas.

STÉPHANE. Non, parce que... à cause de raisons majeures... Je vous demande bien pardon... je sais ce qu'il en coûte à un bon ménage pour se séparer... je le savais du moins.

CAROLINE, *l'interrompant.* C'est bien... mon mari est le maître, sans doute... mais j'espère, si vous ne pouvez voyager à votre tour, que vous trouverez le moyen de rester ici sans me séparer encore de lui... (*à part.*) Oh! il m'a trop quittée!

(*Elle sort avec émotion.*)

STÉPHANE. Elle est émue .. elle sait mon affaire.

ARMAND, *à part.* Oh! oui, je reviendrai.

(*Il est remonté vers le fond, et reste à droite du théâtre.*)

SCENE XII.

STÉPHANE, ARMAND, DESRONEL. (*)

DESRONEL. Je te cherchais.

STÉPHANE. Et moi je t'attendais... Ah! j'oublie... (*à Armand qui est au fond.*) Armand!

ARMAND. Monsieur!

DESRONEL. Qu'est-ce que tu lui veux?

STÉPHANE. Ecoutez, Armand... vous êtes un brave garçon... un peu jeune... mais ça se passera avec le temps. Vous méritez notre confiance.

DESRONEL, *à part.* Il tombe bien.

STÉPHANE, *regardant Desronel.* N'est-ce pas?.. et si mon frère y consent... vous serez notre caissier... vous remplacerez...

DESRONEL, *l'interrompant.* Cela ne se peut pas... Armand est obligé de partir.

STÉPHANE. Ah!

DESRONEL. Allez, mon ami, allez.

STÉPHANE, *serrant la main à Armand.* Vous partez.. tant pis.

DESRONEL, *à part.* Pauvre frère!.. il ne se doute pas...

STÉPHANE. Hein!..

(*Armand sort par la gauche.*)

(*) Armand, Stéphane, Desronel.

SCENE XIII.

STÉPHANE, DESRONEL.

DESRONEL. Il sera notre caissier... et Gerbin ?

STÉPHANE. Gerbin !.. c'est un drôle... il s'en ira... je veux qu'il s'en aille.

DESRONEL. Allons, du calme.

STÉPHANE. Non, non, je ne peux pas... c'est plus fort que moi... je lui donnerais vingt soufflets.

DESRONEL. Oui : sur de simples soupçons.

STÉPHANE. Mieux que ça... tout-à-l'heure, à la caisse, je voulais faire une opération... mais je n'en pouvais pas venir à bout... j'étais en feu... les gouttes me tombaient grosses comme ça... Je le voyais sourire, l'infâme... et comme je posais un 2. . ce n'est pas ça, m'a-t-il dit, en se pinçant les lèvres, c'est un 3... un 3, comprends-tu ? aussi je n'y tenais plus... j'ai levé la main, et j'allais lui donner vingt... Heureusement j'ai eu la présence d'esprit de sortir.

DESRONEL. Et tu as bien fait.

STÉPHANE. Mais ça finira mal.

DESRONEL. Tu te trompes, te dis-je... confie-toi à moi.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Tu sais, mon frère, si je t'aime,
Si tes intérêts sont les miens...
Oui, ton bonheur est le mien même !
Oh ! j'ai pu rire, j'en conviens,
Pour un soupçon. une vétille,
De te voir entrer en fureur...
Mais il s'agit de ton honneur,
C'est une affaire de famille.

STÉPHANE. Eh bien... tu verras, tu verras... j'ai le triste espoir de te prouver que Gerbin...

DESRONEL. Mais non, ce n'est pas lui... j'en suis sûr... je t'en réponds.

STÉPHANE. Bah ! tu soupçonnerais donc quelqu'un ?

DESRONEL. Eh ! non, je n'ai pas dit cela.

STÉPHANE. Si fait, si fait... tu soupçonnes quelqu'un.

DESRONEL, *avec impatience.* Eh ! va-t'en au diable... tu m'impatientes, à la fin... c'est de la folie.

STÉPHANE. Je voudrais bien te voir à ma place, toi.

DESRONEL. Oh! à ta place... je serais prudent; mais, pour cela, il faut savoir se maîtriser.

STÉPHANE. C'est impossible, tant que je ne saurai pas positivement à quoi m'en tenir... c'est l'incertitude qui tue... mais au moins, tu m'accorderas bien une chose... c'est que dans la triste position où je suis, je ne puis pas quitter Félicité.

DESRONEL. Mais je te répète qu'elle est innocente... une lettre de son frère... un ordre à la jardinière.

STÉPHANE. Laisse donc... Oh! bien oui, aller à Paris avec l'idée que tous les jours... dans une liberté entière, ma femme... Ça ne se peut pas... et l'on me mettrait plutôt en morceaux que de m'arracher du seuil de ma maison.

DESRONEL. Et que prétends-tu faire?

STÉPHANE. Rester...

DESRONEL. Tu sais bien que nos affaires nous appellent à Paris l'un ou l'autre.

STÉPHANE. Eh bien! tu iras.

DESRONEL. Non; je n'ai déjà que trop sacrifié mon bonheur à la prospérité de notre maison... D'ailleurs, dans ton intérêt même, je dois rester ici.

STÉPHANE. Qu'est-ce que tu veux dire encore?... dans mon intérêt...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *accourant par la gauche et tenant une corbeille de fleurs.* (*) Oh! la jolie corbeille, les jolies fleurs que j'ai trouvées sous le péristyle! (*à Stéphane.*) Mon bon ami, voyez donc, il n'y en a pas de plus belles dans le jardin.

DESRONEL. Eh! mais cette corbeille... (*Il regarde à gauche.*)

STÉPHANE. Qu'est-ce qu'elle nous veut, cette petite, avec ses fleurs?

AMÉLIE. Je veux, si vous le permettez, m'installer ici, et en peindre un bouquet pour madame Desronel. Le jour est si beau dans ce salon. (*Elle va à la table* (**).

STÉPHANE. Il s'agit bien de fleurs, ma foi!

DESRONEL, *descendant et à part.* Oui, c'est cela... heureusement j'ai retiré la lettre; car cet enfant...

AMÉLIE, *la posant sur la table.* Voyez donc... je ne sais pas qui

---

(*) Stéphane, Amélie, Desronel.

(**) Stéphane, Desronel, Amélie.

en a soin... mais elles sont d'une fraîcheur... et cette mousse... comme ça soulève.

STÉPHANE. Bien! bien!.. (*à Desronel.*) Je te préviens donc que sous aucun prétexte...

AMÉLIE, *toujours occupée de la corbeille.* Tiens, un papier!

STÉPHANE. Quoi?

DESRONEL, *le saisissant.* Un billet... (*Il le cache.*)

STÉPHANE. Un billet!

DESRONEL. Eh! non... c'est un peu de mousse... une feuille desséchée... et... enfin, elle s'est trompée... (*Il lui fait signe.*)

AMÉLIE, *vivement.* Oui, oui... je me suis trompée.

STÉPHANE. Je comprends... c'est un billet.

DESRONEL. Mais non.

STÉPHANE. Oh! je l'aurai.

(*Il va à la corbeille et cherche dans la mousse.*) (*)

AMÉLIE. Il n'y en a pas, je vous jure.

DESRONEL, *à part, ouvrant le billet.* Quelle audace!.. quand il m'a juré... (*le regardant.*) Ce n'est pas son écriture. (*étouffant un cri.*) Ciel! Caroline...

STÉPHANE. Hein!

DESRONEL. Eh bien?

STÉPHANE. Il n'y a rien... Cette petite sotte... elle m'a fait une peur... (*bas à Desronel.*) Ecoute donc, on ne sait pas quelquefois... ces amans, ça s'avise de tout.

DESRONEL. Oui, en effet... (*à part.*) Ah! je ne me soutiens plus.

AMÉLIE, *tout émue.* Mon dieu! je ne savais pas... si j'avais su.....

DESRONEL, *allant à Amélie.* Bien, bien, mon enfant... remettez cette corbeille à sa place. (*très sévèrement.*) Sortez... et pas un mot!

STÉPHANE. Qu'est-ce que tu lui dis?

AMÉLIE, *les regardant avec surprise.* Ah! c'est singulier! tout le monde a des figures... Oui, oui... je vais choisir d'autres fleurs.

STÉPHANE, *la suivant et prenant la boite à couleurs.*) Et tes couleurs!.. C'était bien la peine de venir nous bouleverser!

(*Il va jusqu'au fond, disparaît, et rentre presque aussitôt, comme Desronel finit de lire le billet.*)

(*) Desronel, Stéphane, Amélie.

SCENE XV.

DESRONEL, *puis* STÉPHANE.

DESRONEL. Ma femme ! (*lisant précipitamment.*) « Pars, Armand ;
» mais ne cherche pas à me revoir ! pars, mais ne reviens pas...
» ton retour me perdrait ; CAROLINE. »

STÉPHANE, *s'approchant de lui* (*). Tu m'as trompé... ce billet... tu le lisais.

DESRONEL. Ce billet... oui... un billet qui ne regarde que moi.

STÉPHANE. Celui de la corbeille.

DESRONEL. Que t'importe ?

STÉPHANE. Si c'était la preuve que je cherche !..

DESRONEL. Eh bien ! si c'était la preuve...

STÉPHANE. Oh ! alors une prompte vengeance...

DESRONEL, *avec explosion.* Oui, tu as raison... une vengeance qui rende à des ingrats tous les tourmens qu'ils nous causent.

STHÉPHANE. Allons donc !.. tu as bien de la peine à te décider.

DESRONEL. Il faut se venger... oui... se venger !.. leur rendre supplice pour supplice... leur faire pleurer et leur crime et notre malheur.. (*se laissant tomber sur fauteuil auprès de la table.*) Ah ! mon dieu ! je suis fou... je m'égare.

STÉPHANE. Ce bon Desronel, il va plus loin que moi !.. Tu me plains... Ah ! maintenant tu en sais autant que ton malheureux frère.

DESRONEL. *revenant à lui.* Non, non... je ne sais rien... je n'ai rien dit... je... (*à part.*) Oh ! comme ils me trompaient !

STHÉPHANE. Je suis résigné à tout... Donne-moi ce billet.

DESRONEL. Ce billet !.. Mais tu me persécutes à la fin... tu lasses ma patience.

STÉPHANE. C'est possible, mais ça m'intéresse... Donne.

DESRONEL, *se levant et passant à droite*(**). Oh ! je n'y tiens plus... Ce billet est à moi... tu ne le l'auras pas... tu me tueras plutôt.

Eh bien, non... Tu crains de m'affliger... tu as tort... Au reste, je n'ai pas besoin de ce billet pour savoir ce que je suis... ce que je suis, enfin... et que je dois me venger.

DESRONEL. Te venger !.. et comment ? par quel moyen ?

STÉPHANE. Le moyen ordinaire... le moyen de ces messieurs... Dis-moi le nom seulement.... je ne demande que ça... et si c'est Gerbin, je vais à lui et je le tue ou il me tue ; ça m'est égal.

DESRONEL. Oui... un éclat... un scandale public... un duel

(*) Stéphane, Desronel.
(*) Desronel, Stéphane.

qui proclame la honte du mari et le déshonneur de la femme.

STÉPHANE. Quant au mari, c'est un malheur; qu'y faire?.. Ecoute donc, je ne serais pas le premier fabricant de toiles de coton à qui cela serait arrivé... Quant à la femme...

DESRONEL. Une malheureuse qu'il faut plaindre peut-être... qui résiste à un amour insensé.

STÉPHANE. Elle ne résiste pas.

DESRONEL, *à part.* Il me l'a dit... et ce billet...

STÉPHANE. Oh! je ne lui ai pas tout dit encore... Je retourne chez moi... je vais lui déclarer. .

DESRONEL. Si elle n'est pas coupable..- Prends garde, la confiance perdue ne se retrouve pas... Lorsqu'une fois on a accusé sa femme en face et qu'on l'a fait rougir, il n'y a plus de paix, plus de bonheur possible, et le mariage est une longue torture dont il faut mourir.

STÉPHANE. Mais alors quel parti prendre? que faire?

DESRONEL, *très agité.* Que faire?.. mais d'abord...

Air *du Jaloux malade.*

Beaucoup de calme, du silence.

STÉPHANE.

Mais je suis plus calme que toi.

DESRONEL.

Il faut rester avec prudence
Près de ta femme.

STÉPHANE.

Je le doi.
Il faut que, lorsqu'on les moleste,
Les maris, comme les guerriers,
Soient fermes au poste... et j'y reste
Pour le salut de mes foyers.

DESRONEL. Quant à Armand, ce soir au Hâvre, par Harfleur.

STÉPHANE. Hein! qu'est-ce que tu parles d'Armand?

DESRONEL. Je lui ai donné des ordres, il va partir; mais cela n'empêche pas que demain tu envoies notre caissier à la maison du Hâvre.

STÉPHANE. Là, Gerbin!.. Tu vois, tu te trahis... c'est lui que le billet...

DESRONEL. Mais non, non, non... mille fois non.

SCENE XVI.

LES MÊMES, AMÉLIE; *ensuite* CAROLINE, *puis* ARMAND.

AMÉLIE, *à Stéphane.* Mon bon ami, voici déjà la voiture qui doit nous conduire à Paris.

STÉPHANE. Je n'y vais plus.

DESRONEL. Je pars à ta place.

STÉPHANE. Avec Amélie?

DESRONEL. Eh! avec elle... qu'importe! (*à part.*) Je suis sa route, je le rejoins à Lillebonne... et nous verrons s'il pense à revenir.

STÉPHANE, *allant à Caroline qui entre* (*). Ah! ma chère belle-sœur, vous l'avez permis... vous ne m'en voudrez pas .. j'ai fait ce que j'ai pu... mais il n'y a pas moyen... votre mari part.

CAROLINE. Comment, c'est décidé, mon ami?

DESRONEL, *sans la regarder.* Oui, des affaires, des intérêts... Amélie... (*apercevant Armand qui entre.*) Ah! M. Armand!.. (*prêt à éclater.*) Armand!..

FINAL.

Air *des Huguenots.*

DESRONEL (**).

Cachons bien ma colère;
Sur cet affreux mystère
Sachons encor me taire.
Qu'il parte! je le veux!

STÉPHANE.

Mon dieu, quel ton sévère!
Partageant ma colère,
Il souffre, ce bon frère,
De ce coup douloureux.

(*) Desronel, Caroline, Stéphane, Amélie.
(**) Armand, Desronel, Caroline, Stéphane, Amélie.

CAROLINE.

D'où vient ce ton sévère?
Pourquoi donc ce mystère?
Un trouble involontaire
Me trahit à ses yeux.

AMÉLIE.

D'où vient ce ton sévère?
Jamais, j'en désespère,
Je ne pourrai lui plaire;
Ah! vraiment c'est affreux!

ARMAND.

D'où vient ce ton sévère?
Pourquoi donc ce mystère?
Des pleurs, elle a beau faire,
Ont brillé dans ses yeux.

ARMAND. Mon oncle, vous m'avez appelé.

DESRONEL. Oui, Armand, on va seller un cheval à l'instant... Vous savez que je vous envoie au Hâvre.

ARMAND. Demain?

DESRONEL. Ce soir même... il le faut.

ARMAND. Mon oncle...

DESRONEL, *à demi-voix.* Je le veux... (*avec calme.*) Moi-même, un quart-d'heure aprés vous, je pars pour Paris.

ARMAND. Ah! vous partez.

(*Il jette un regard sur Caroline.*)

DESRONEL, *qui a saisi ce mouvement, à part.* Un regard!..

(*Il se contient à peine.*)

STÉPHANE. Pauvre frère, se donne-t-il du mal pour moi!

SUITE DU FINAL.

DESRONEL.

Dans l'ombre et le silence,
Je saurai bien, je pense,
Punir son insolence :
Qu'ils tremblent tous les deux!

STÉPHANE.

Je n'ai pas sa prudence ;
Bientôt j'ai l'espérance
De venger mon offense :
Qu'ils tremblent tous les deux !

CAROLINE.

De mon mari l'absence
Me prescrit la prudence ;
Du moins j'ai l'espérance
D'être seule en ces lieux.

AMÉLIE.

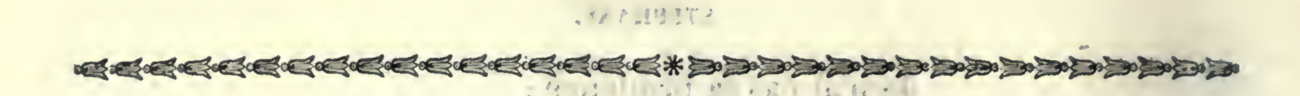
Lui, mon ami d'enfance,
Il s'éloigne en silence,
Et sans regrets, je pense,
Me voit quitter ces lieux.

ARMAND.

Surtout pas d'imprudence ;
Gardons bien le silence ;
Bientôt j'ai l'espérance
D'être seul en ces lieux.

(*Le rideau tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

Le Théâtre représente un appartement, dans un hôtel, à Paris. — Porte d'entrée au fond. — Portes latérales aux angles. — A droite de l'acteur, sur le premier plan, une cheminée. — Du même côté, une psyché. — A gauche, un petit secrétaire.

****

SCENE PREMIERE.

AMÉLIE, DESRONEL, *puis un* DOMESTIQUE.

(*Au lever du rideau, Desronel est assis près du petit secrétaire, à gauche, et tient une lettre qu'il lit. Amélie, à droite, devant la psyché, essaie des bijoux. Deux jeunes filles sont occupées à la parer.*

AMÉLIE, *à mi-voix.* Chut!.. essayez-moi cela sans bruit, pour ne pas déranger mon bon ami Desronel.

DESRONEL, *à part, lisant.* « Oui, Armand, c'est la dixième »let.re que je t'écris... et tu ne me réponds pas... et ton silence »me fait mourir... Je craignais de t'aimer avant de t'avoir »perdu!.. insensée que j'étais!.. qu'est-ce donc à présent que »la solitude, l'abandon, et cet affreux silence ont allumé »dans mon cœur une fièvre brûlante. »

(*Il appuie sa tête dans sa main et paraît accablé.*)

AMÉLIE, *aux jeunes filles à demi-voix, et en se mirant dans la syché.* N'est-ce pas que c'est beau des diamans?

DESRONEL, *lisant.* « Ecris-moi donc, ingrat, écris-moi que tu »m'aimes encore...» (*froissant la lettre avec colère.*) Ah! que de patience! quelle lutte, grand dieu! (*Il se lève.*)

AMÉLIE, *venant vivement à lui.* Qu'est-ce donc, mon bon ami? vous avezparlé?

DESRONEL. Moi! non... je lisais. (*aux jeunes filles.*) Bien, mesdemoiselles, bien. (*Elles sortent.*)

AMÉLIE, *les reconduisant.* Je vous remercie... mais vous reviendrez achever ma toilette (*soupirant.*), si c'est pour aujourd'hui.

DESRONEL, *pendant qu'elle remonte.* Allons avec les autres.

(*Il jette la lettre dans le secrétaire et le referme vivement. — Il se rassied et tend la main à Amélie qui vient à lui.*)

AMÉLIE, *revenant.* Voyons, monsieur, soyez franc... on dit que le bonheur embellit... regardez-moi, comment me trouvez-vous?

DESRONEL, *lui tendant la main.* Je te trouve bien heureuse.

AMÉLIE. Heureuse, c'est vrai!.. et pourtant, mon bon ami, j'ai du chagrin... Armand...

DESRONEL. Eh! bien, Armand?

AMÉLIE. Il m'aime, si vous voulez... certainement il m'aime... mais d'une manière si brusque... si... je ne ne sais comment vous dire... il a toujours l'air d'être fâché que ça marche si bien... il est triste et gai; il pleure et il rit en même temps... J'ai cru un moment que c'était votre faute.

DESRONEL.

Air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Eh ! mais, que dis-tu là, ma chère?

AMÉLIE.

Vous êtes méchant quelquefois.
Je veux... c'est le mot ordinaire,
Et ça lui fait peur, je le vois.
Une fois mariés ensemble,
Je dirai bien aussi : *Je veux!...*
Moi, sa femme... mais il me semble
Que je le dirai beaucoup mieux;
Oui, je le sens (*bis.*) je le dirai bien mieux.

DESRONEL. Ah! vraiment.

AMÉLIE. Enfin, avant-hier...

DESRONEL. Avant-hier...

AMÉLIE. Il était dans le petit boudoir qui est là... nous venions de rentrer des Tuileries... il s'était renfermé... je n'étais pas fâchée de savoir pourquoi... je suis un peu curieuse... et puis il doit être mon mari.

DESRONEL. C'est juste... ensuite.

AMÉLIE. Il écrivait une lettre.

DESRONEL, *se levant vivement.* Une lettre!.. avant-hier!

AMÉLIE. Oui, une longue lettre... sans doute à quelque grand parent que je ne connais pas... car il m'a dit que c'était pour avoir un consentement, sans lequel notre mariage n'aurait jamais lieu... et alors il a eu comme un mouvement convulsif... il a pleuré!.. oh! mais pleuré, que j'en ai été toute saisie... et puis, tout-à-coup, après avoir fermé sa lettre... il s'est levé brusquement, il m'a embrassée sur le front; mais si vîte, que je n'ai pas eu le temps de refuser... et, il est sorti... Dites-moi, mon bon ami, n'est-ce pas bien singulier?

DESRONEL. Une lettre! (*sonnant vivement.*)

AMÉLIE. Il paraît que la réponse n'est pas encore arrivée... Armand vient de me dire que notre mariage n'aurait pas lieu aujourd'hui.

DESRONEL, *sonnant avec plus d'impatience.* Si fait, morbleu!

AMÉLIE. Oh! oui, je vous en prie, que cela finisse... Il sera peut-être plus gai après. (*Le domestique paraît.*)

LE DOMESTIQUE. Monsieur a sonné.

DESRONEL, *avec intention.* Mon neveu a écrit avant-hier une lettre que vous avez mise à la poste?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur; ce n'est pas moi.

DESRONEL. Qui donc, alors?...

LE DOMESTIQUE. M. Armand a voulu porter celle-là lui-même.

DESRONEL, *à part.* Le malheureux!.. si je m'en croyais... mais une fois qu'il n'y aura plus de mystère entre nous... ah!

AMÉLIE. Le voilà!..

DESRONEL, *au domestique.* Sortez... (*Il se contient.*)

(*Le domestique sort*)

SCENE II.

ARMAND, AMÉLIE, DESRONEL.

AMÉLIE. Venez donc, monsieur... que l'on vous gronde.

ARMAND, *lui prenant la main.* Amélie... on ne gronde pas quand on est si jolie.

AMÉLIE. Vous trouvez?.. c'est heureux!

ARMAND, *s'approchant pour l'embrasser.* Que cette parure vous va bien!

AMÉLIE. Eh bien... eh bien... mon bon ami... il veut m'embrasser.

DESRONEL. Il a raison... Embrassez votre femme, Armand... (*sévèrement.*) Embrassez-la.

ARMAND.

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Monsieur... Eh ! quoi ce ton sévère...

DESRONEL.

Eh bien! allez-vous hésiter?...

AMÉLIE.

Oh! mon dieu! je le laisse faire;
Après ça comment résister?
(*Il l'embrasse.*)
Pauvre Armand! par obéissance
Il me donne ce baiser-là...
Car on l'ordonne; mais je pense
Qu'il m'embrasserait bien sans ça.
Pourquoi l'ordonner, moi je pense
Qu'il m'embrasserait bien sans ça.

DESRONEL. Pourquoi n'êtes-vous pas prêt?

ARMAND. Monsieur..

DESRONEL. Vous savez qu'à une heure on vous attend à la mairie.

ARMAND. C'est que je voulais vous prier de remettre encore...

AMÉLIE. Là! voyez-vous?

DESRONEL. Cela ne se peut pas... Laissez-nous, Amélie.

AMÉLIE. Oui. (*à Armand.*) Remettre toujours! c'est mal... (*bas à Desronel.*) Parlez-lui doucement... c'est que vous n'êtes pas gentil du tout.

SCENE III.

ARMAND, DESRONEL.

DESRONEL. Remettre... remettre toujours... et pourquoi donc, Armand?

ARMAND. Vous le savez, monsieur... je n'ai plus qu'une parente au monde... et je ne voudrais pas me marier sans avoir son consentement.

DESRONEL. Et ce consentement... doutez-vous que ma femme vous le donne?

ARMAND. Mais encore, faudrait-il...

DESRONEL. Je vous en réponds.

ARMAND. C'est que je voudrais qu'elle-même...

DESRONEL, *s'impatientant.* Mais quand je vous dis... (*se reprenant.*) Mais vous ne voulez donc rien comprendre... vous ne comprenez donc rien... vous ne voyez donc pas que ce mariage est indispensable... qu'il le faut... que je le veux!

ARMAND. Monsieur...

DESRONEL, *se contenant.* Je le veux, pour l'honneur de mon frère... vous aimiez sa femme.

ARMAND. Je vous jure...

DESRONEL, *avec force.* Vous l'aimiez .. et c'était pour elle que vous deviez revenir à Caudebec, le lendemain de votre départ... il y a un mois.

ARMAND. Mais...

DESRONEL, *vivement.* C'était pour elle... je le savais... je savais tout... et quand je vous faisais partir, c'était pour sauver cette femme, digne encore de ma pitié, mais qu'une imprudence allait perdre... Je n'étais pas maître de moi... j'avais beau lutter contre des idées de vengeance... elles revenaient toujours... et quand je vous rejoignis sur la route, à Lillebonne, c'était pour vous châtier... pour vous punir, pour vous tuer. (*Armand fait un mouvement; il lui prend la main, et lui dit avec force en baissant la voix.*) Car, vois-tu, Armand, tu manquais lâchement à ta parole... tu jurais la honte, le désespoir d'un homme qui se livrait à toi avec confiance... et pour ces crimes-là, l'honneur veut du sang... On n'est content qu'après avoir envoyé une balle dans le cœur de son ennemi... le monde est ainsi fait.

ARMAND, *à part.* Mon dieu! il sait donc...

DESRONEL, *se remettant.* Et mon frère n'y aurait pas manqué... Mais moi, je ne pouvais oublier que tu étais mon neveu, mon fils... et que dans mes rêves d'avenir... je te donnais jusqu'à mon nom... En proie à toutes les angoisses de la vengeance, je te maudissais, Armand,.. Mais cette jeune fille, ton amie d'enfance, Amélie, que j'emmenais avec moi... et qui m'écoutait sans me comprendre, prit ta défense avec une ingénuité qui me désarma .. et alors il me vint à l'esprit une idée... oh! une idée bien vague, d'abord... Je m'y rattachai comme à ma dernière espérance, pour sauver l'honneur de ma f... de ma famille, qu'un éclat allait perdre... Il m'en coûta pour me vaincre... oh! il m'en coûta plus que tu ne peux croire... puis je me sentis plus calme, plus heureux... et tu ne te doutais pas... quand je te rejoignis, quand je te forçai de monter dans ma voiture, que j'étais parti de Caudebec pour avoir ta vie, ou te laisser la mienne.

ARMAND. Oh! plutôt mourir.

DESRONEL. Ton cœur est bon, je le sais... égaré par une pas

sion coupable.. c'était à l'absence de le guérir... lui... et un autre... il devait revenir à des sentimens plus purs... plus dignes de toi... Je ne me trompais pas... Amélie, si jeune, si jolie... entourée de maîtres nouveaux... instruite à la coquetterie par moi... oui, je lui apprenais à te plaire... Amelie, que tu semblais fuir d'abord.... t'attira peu à peu... te retint près d'elle...

ARMAND. Ah! c'est un ange!

DESRONEL. Oui, à vingt ans, on voit des anges partout... et bientôt tu ne la quittas plus... Il fallait surveiller cet amour qui était mon ouvrage... J'avais tout conduit... tu devais l'ignorer... tu l'ignorerais encore, sans cette hésitation qui a réveillé d'affreux soupçons... qui me fait douter de toi, de moi-même... Armand, oh! je t'en prie... je t'en conjure... si ma conduite a mérité quelque estime, quelque reconnaissance, ne me force pas à un éclat. .après lequel il n'y aurait plus d'espoir, plus de pitié.

ARMAND. Mon oncle!... mon oncle!...

Air *de la Robe et les Bottes.*

De mon sort décidez vous même ;
Pour nous marier tout est prêt,
Et je vous suis à l'instant même
Sans crainte comme sans regret.

DESRONEL.

C'est ainsi que ton oncle assure
Le repos de tous, et le tien...
Il oublira tout, et je jure
Que le mari ne saura rien.

LE DOMESTIQUE. M. Stéphane Desronel est en bas.

DESRONEL. Mon frère à Paris! c'est bien! qu'il vienne. (*à Armand.* Allez rejoindre Amélie... je vous attends tous les deux...

(*Armand va pour sortir; il se retourne et veut se jeter dans les bras de Desronel.*)

ARMAND. Ah! monsieur!..

DESRONEL, *le repoussant doucement.* Allez... allez.

(*Armand sort par la droite.*)

SCENE IV.

STÉPHANE, DESRONEL.

STÉPHANE, *entrant d'un air triomphant.* Je lui ai donné vingt soufflets.

DESRONEL. Que dis-tu, Stéphane?

STÉPHANE. Oui, mon cher, vingt, sans en rien rabattre... et il les a reçus... Ah!.. ah! ah!.. ça à fait du bruit à Caudebec...

DESRONEL. Malheureux!.. du scandale...

STÉPHANE. Aussi, je ne peux plus rester là-bas, et je viens consulter un avocat. Nous nous séparons à l'amiable... Félicité consent.

DESRONEL. Mais il s'est donc passé des choses...

STÉPHANE. Puisque je lui en ai donné vingt.

DESRONEL. C'est bien... c'est bien... mais encore...

STÉPHANE. C'était au café... j'étais au billard... c'est une de mes faiblesses... je joue au billard... ça ne fait de mal à personne... ce n'est pas cela, certainement, qui peut troubler un ménage... Enfin, j'avais eu le matin une scène horrible avec ma femme... toujours pour ce que tu sais.

DESRONEL. Mais quel rapport cela peut-il avoir?..

STÉPHANE. Gerbin, notre caissier, était là.

DESRONEL. Chez ta femme?

STÉPHANE. Eh! non, au billard... Ce pauvre Gerbin... moi qui le soupçonnais, ce cher ami... Félicité ne peut plus le souffrir... et je le reçois à présent pour la faire enrager.

DESRONEL. Ainsi ce n'est pas lui qui au café...

STÉPHANE. Eh! non, c'est l'autre.. Florestan.. Florestan Devis, ce grand jeune blond, tu sais... le capitaine de notre compagnie...qui fume toujours... Nous nous disputions au billard... Je soutenais que j'avais fait la rouge de bricole; on soutenait que non... c'était entre nous... Voilà que le capitaine intervient; qui est-ce qui l'en priait?.. Je lui dis qu'on ne lui demande rien; il me regarde en riant.,. Oh! le rire, vois-tu... la dérision!.. dans mon état, c'est ce qu'il y a de plus poignant... cela déchire le cœur, démonte l'imagination, bouleverse les idées... Je lui crie : « Vous êtes un insolent! » Il me répond : « Et vous un... » Comprends-tu?

DESRONEL. Non.

STÉPHANE. J'ai compris, moi... d'autant plus qu'il avait dit le mot... tout-à-fait... et comment le savait-il?.. C'était donc lui... Et alors, oh! alors... je n'étais plus un homme... je n'étais plus

un fabricant de toiles de coton... j'étais un tigre... J'escalade le billard, je cours à mon capitaine; il était en uniforme. On veut nous séparer... ah! bien, oui... Vingt soufflets... et puis : « tiens, voilà tes épaulettes!.. tiens, ton bonnet à poil!.. tiens, ton hausse-col!.. tiens, tiens!.. » Je les foulais aux pieds, j'étais triomphant, j'étais heureux, j'étais vengé.

DESRONEL. Fou que tu es!.. te donner en spectacle, te livrer aux sarcasmes de notre petite ville!

STÉPHANE.

Air *de la Famille de l'Apothicaire.*

Eh bien! justement, entre nous,
C'est ce qui m'échauffe la bile;
Tout le monde a les yeux sur vous;
Au diable une petite ville!...
Dans une grande c'est bien mieux;
La vie en liberté s'écoule;
Et là si l'on est malheureux,
Du moins on se perd dans la foule.

DESRONEL. Mais ta femme!.. ta femme!..

STÉPHANE. Félicité!.. eh bien! oui.. en me voyant revenir les cheveux en désordre, le jabot déchiré et la figure sens dessus dessous, elle s'est mise à rire comme une folle. J'avais beau crier, elle riait plus fort. Je lui ai dit ce que j'avais fait; alors elle a ri à en mourir... J'étais hors de moi... d'autant plus que je ne pouvais pas la traiter comme l'autre, lui arracher ses épaulettes, son hausse-col... Qu'est-ce que je dis là?.. je suis fou.

DESRONEL. Cela prouve au moins que tu t'étais trompé.

STÉPHANE. Cela prouve qu'elle n'a pas de cœur, qu'elle n'a pas d'âme... Elle n'aime personne, cette femme-là... Je lui ai déclaré que je ne pouvais plus vivre avec elle, que je voulais me séparer; elle m'a répondu qu'elle ne demandait pas mieux... je lui ai répliqué que je la quittais à l'instant, elle a riposté que je pouvais m'en aller où je voudrais... et là-desus, j'ai confié mes intérêts à Gerbin, qui s'est très bien montré... je suis parti, et me voilà!

DESRONEL. Mais toi... cet homme que tu as insulté...

STÉPHANE. Comment! je l'ai insulté!.. Eh bien, elle est bonne, celle-là!.. c'est moi qui l'ai insulté!.. merci!.. Le drôle, je me moque bien de lui!.. Il doit être en ce moment dans son lit,

avec une courbature... et couvert de compresses, et de sangsues, et de cataplasmes, le fat!

DESRONEL. Allons, voilà ce que je craignais; mais nous verrons plus tard. (*avec hésitation.*) Et tu l'as laissé là-bas?

STÉPHANE. La maison va bien du reste... c'est moi qui suis le plus malade.

DESRONEL. Et ma femme?

STÉPHANE. Ta femme!.. ah! tiens, j'oubliais... Elle n'est pas bien

DESRONEL, *essuyant une larme, à part.* Ah! tu l'as vue avant ton départ.

STÉPHANE. Non; la veille elle avait un peu de fièvre, d'irritation. Hier, elle allait mieux; mais elle s'était renfermée... elle ne voulait voir personne... Il paraît qu'elle avait reçu de Paris une lettre de toi, sans doute. Tu la négliges, tu n'es venu qu'une fois à Caudebec depuis un mois; et, tiens, il y a longtemps que je te trouve trop occupé de nos affaires, trop distrait, trop bourru dans ton ménage... Tu ne penses qu'à tes voyages, à ta fortune.

DESRONEL. C'est un tort que je n'aurai plus.

STÉPHANE. Ah! si j'étais à ta place... C'est une si bonne femme que la tienne!

DESRONEL. Oui. (*à part.*) Je le crois encore... et si jeune!.. (*haut.*) Et... on ne t'a rien dit de plus?

STÉPHANE. Non... Ah! si fait... Comme je montais en voiture, on m'a dit qu'elle voulait partir avec moi.

DESRONEL. Grand dieu!

STÉPHANE. Mais comme ça pouvait te contrarier, je n'ai pas attendu.

DESRONEL. Tu as bien fait.

STÉPHANE. Mais elle était bien décidée à venir.

DESRONEL. Je partirai cette nuit, ce soir même.

SCENE V.

LES MÊMES, ARMAND, AMÉLIE.

AMÉLIE (*). Nous voilà! nous voilà! Venez-vous, mon bon ami? (*apercevant Stéphane.*) Ah! M. Stéphane, vous ici! vous venez à mon mariage... Oh! que c'est aimable à vous!

STÉPHANE. Oui, ton mariage... j'y pense bien, ma foi! c'est ça que j'ai la main heureuse! (*à Desronel.*) Eh bien, tu y tiens donc toujours... tu les maries?

(*) Armand, Amélie, Stéphane, Desronel.

DESRONEL. Sans doute. (*à mi-voix.*) Et le secret que je t'avais dit de garder? (*Amélie va un instant devant la psyché.*)

STHÉPHANE, *à mi-voix.* Oh! sois tranquille... personne ne l'a su. je ne sais pas à qui tu ménages une surprise, par exemple! (*à Armand.*) Ah! ça, toi, tu as bien réfléchi... tu sais à quoi tu t'exposes.

DESRONEL. Mon frère!

ARMAND, *regardant Desronel.* Monsieur... j'aime Amélie de toute mon âme... et je réponds de son bonheur.

(*Amélie revient auprès d'Armand.*)

AMÉLIE. Comme moi du vôtre.

STÉPHANE. Nous disions ça, Félicité et moi!.. Après tout... cela vous regarde...je ne demande qu'une chose... c'est, puisque tu les établis à Paris, d'être pour moitié dans la dot que tu fais à cette jeune fille.

AMÉLIE. A moi!

ARMAND. Ah! monsieur.

DESRONEL. C'est bien.. c'est bien... Venez, Armand, car nous avons encore les témoins à aller prendre. (*à Stéphane.*) Tu ne nous suis pas?

STÉPHANE. Non... tu vois... je ne suis pas en état... je vous reverrai ce soir... et puis un mariage, ça m'agace les nerfs.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Hormille.

DESRONEL.

A la mairie il faut nous rendre;
Partons.

AMÉLIE.

Sans nous faire prier;
On ne doit pas se faire attendre
Lorsque l'on va se marier.

STÉPHANE.

Bien du plaisir.

ARMAND.

Mais, je l'espère.

DESRONEL.

Allons, donnez-lui votre bras.

AMÉLIE.

Je le tiens... on aura beau faire,
Mais il ne m'échappera pas.

TOUS.

A la mairie il faut nous rendre ;
Partons, sans nous faire prier ;
On ne doit pas se faire attendre
Lorsque l'on va se marier.

(*Ils vont pour sortir ; la porte du fond s'ouvre ; Caroline paraît.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE, *à la cantonnade.* C'est bien, je m'annoncerai... (*les regardant tous.*) (*) Ah!

ARMAND. Ma tante!

STÉPHANE. Tiens, ma sœur.

DESRONEL. Vous, Caroline?

CAROLINE, *sans paraître voir Armand.* Oui, c'est moi qui n'ai pu résister plus long-temps à l'inquiétude que me causait votre absence. j'ai pris la poste avec Julien, et j'arrive sans être attendue, je le vois... et bien mal à propos, n'est-ce pas?.. Je dérange quelque partie, quelque fête?

DESRONEL. Mais non, je vous assure... Ah! vous paraissez bien souffrante.

ARMAND, *à part.* Ah! oui.

CAROLINE, *affectant de sourire.* Moi! non, mon ami, non... je vais mieux, beaucoup mieux.. Ah! Stéphane, mon frère, vous ne m'avez pas attendue... c'est mal.

STÉPHANE. Oh! oh!

CAROLINE. Mais vous alliez sortir... oui, tous, je crois.

STÉPHANE. Sans doute... ils allaient...

(*Desronel lui saisit vivement la main pour l'interrompre.*)

AMÉLIE, *étourdiment.* Oh! madame, je suis bien contente; j'allais me marier.

(*Armand lui prend la main pour l'arrêter.—Mouvement d'impatience de Desronel.*)

CAROLINE, *se contenant.* Vous... vous marier!.. Ah! vous mariez cette jeune fille, messieurs... En effet, ces bijoux, cette parure... ah! vous êtes charmante ainsi. (*à Desronel.*) Et vous ne m'avez pas prévenue, pourquoi donc?.. j'aurais ajouté mon cadeau, mon offrande... Stéphane est bien discret.

STÉPHANE. Oh! oh!

AMÉLIE. Comment, est-ce qu'on ne vous a pas écrit?

(*) Armand, Amélie, Caroline, Desronel, Stéphane.

CAROLINE. Mais non... rien, rien... il est vrai que je n'ai aucun droit, aucun titre.

DESRONEL. Et puis cela a si peu d'intérêt.

CAROLINE. Et le marié... où donc est-il?

STÉPHANE. C'est Armand.

AMÉLIE. Le voici.

CAROLINE, *s'animant par degrés.* Mon neveu!.. quelle folie! cela ne se peut pas... c'est impossible.

DESRONEL. Pourquoi donc?

CAROLINE. Parce qu'il ne peut se marier sans mon aveu, sans mon consentement.

ARMAND. Ma tante!

CAROLINE. Je suis seule de sa famille; je dois veiller à son bonheur... à sa fortune... et vous savez bien, il sait bien lui-même, que je ne puis consentir à ce qu'il épouse une jeune fille qui n'a rien.

DESRONEL, *vivement.* Caroline!

AMÉLIE. Ah! madame.

CAROLINE. Allons, cela ne se peut pas.

STÉPHANE. Mais puisqu'il y a une dot... puisque nous lui faisons...

CAROLINE, *s'oubliant tout-à-fait.* Eh! que m'importe!... Ce mariage n'aura pas lieu... Je m'y oppose... je le défends... je ne le veux pas...

ARMAND. J'obéirai, ma tante...

(*Il sort par le fond. — Amélie s'approche pour supplier Caroline, qui se détourne sans lui parler.*)

AMÉLIE. Madame.. (*à Desronel.*) Ah! mon bon ami! j'en mourrai. (*Elle sort.*)

STÉPHANE, *à Desronel.* Écoute donc... tu as tort... tu aurais dû la prévenir.

DESRONEL. Eh! va-t'en au diable, toi!

STÉPHANE. Je vais demander une chambre dans l'hôtel.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE VII.

CAROLINE, DESRONEL.

CAROLINE. Ah! j'ai le cœur brisé! je ne me soutiens plus.

(*Elle tombe, assise, dans un fauteuil, auprès de la cheminée.*)

DESRONEL. Vous êtes bien faible, n'est-ce pas?

CAROLINE. Moi!... Que voulez-vous dire?

DESRONEL. Il le faut, en effet... pour venir ainsi jeter au milieu de votre famille le désordre et la consternation.

CAROLINE. Ah ! vous attachez trop d'importance à un projet... que je ne puis comprendre.

DESRONEL. Mais, ce projet... s'il nous convient, à nous ?

CAROLINE. A la bonne heure... Mais, alors, moi aussi, j'ai des droits, et je les réclame. (*Elle se lève.*)

DESRONEL. C'est la première fois.

COROLINE. C'est que c'est la première fois qu'on me manque ainsi... On me laisse seule... Ah ! j'étais bien malheureuse !... Vous, monsieur, vous m'abandonnez... je ne vous vois plus... A peine si l'on m'écrit... Et c'est par hasard... parce qu'il me prend fantaisie de venir, que j'apprends ce qui se passe dans ma famille... les caprices de mon mari... le mariage de mon neveu.

DESRONEL. Votre neveu... votre neveu épousera Amélie.

CAROLINE. Il ne l'épousera pas.

DESRONEL. Il l'aime.

CAROLINE. Si vous exigez...

DESRONEL, *avec force.* Il l'aime, vous dis-je ..

CAROLINE, *se levant.* Monsieur !... monsieur !..

DESRONEL, *s'éloignant, à part.* Ah ! contenons-nous.

CAROLINE. Mais, qu'importe !... C'est une raison de plus pour veiller à son bonheur... La violence ne saurait m'arracher mon consentement...Non, monsieur, non ! je ne le donnerai pas !.. et si vous abusez de votre volonté, de votre pouvoir... eh bien !... j'écrirai... pour me plaindre... pour m'opposer... pour dire que je refuse.

DESRONEL, *se contenant à peine.* Caroline !... vous n'êtes pas assez tranquille... je ne le suis pas assez moi-même pour une explication. (*Mouvement de Caroline.*)

Air : *De votre bonté généreuse.*

Ah ! plus que vous je la redoute;
Pour oser l'avoir entre nous,
Il faut plus de calme, sans doute.

CAROLINE.

Eh ! quoi ! monsieur, que dites-vous?

DESRONEL.

L'erreur qui de moi vous sépare
N'admet ni blâme, ni conseil ;
C'est un songe où le cœur s'égare,
Et je vous attends au réveil.

(*Avec calme.*) Jusques-là... vous pouvez écrire... pour vous plaindre... (*lui montrant le secrétaire.*) Tenez, vous trouverez là... sans doute, ce qu'il vous faut... (*appuyant.*) tout ce qu'il vous faut. (*Il sort, dans le plus grand trouble, par la gauche.*)

SCENE VIII.

CAROLINE, *seule.*

(*Elle le suit des yeux avec anxiété.*)

Quel langage! quel air de contrainte et de bonté tout à la fois!... Mon mari!... il était là, il me parlait, et je l'ai regardé... et j'ai osé lever les yeux sur lui! (*se jetant dans le fauteuil qui est devant le secrétaire.*) Ah! je me croyais plus maîtresse de moi... Il me semblait que ce voyage m'avait donné plus de calme et de courage... Mais, non... Je suis folle... ma raison est perdue... Des menaces!... moi, écrire... à qui?... contre qui?... (*elle a les yeux fixés devant elle, et paraît frappée de ce qu'elle voit.*) Qu'est-ce?... Ces lettres... (*y portant la main.*) Ah! les miennes!.. Armand!... Oui, toutes, toutes... Imprudent!... dans ce secrétaire que mon mari...

SCENE IX.

CAROLINE, STÉPHANE, *ensuite* ARMAND.

STÉPHANE, *à demi-voix, au fond.* Oui... je veux lui parler.

CAROLINE (*). Ah! quelqu'un!...

(*Elle ferme vivement le secrétaire, et reste debout, comme pour en défendre l'approche.*)

STÉPHANE. Ne vous dérangez pas... c'est Armand que je demande.

CAROLINE. Armand!... Cet appartement est le sien, n'est-ce pas?... le sien!... Et ce secrétaire?...

STÉPHANE. Dam! à lui où à mon frère.

CAROLINE, *à part.* Mon mari!... Oh! non, non!... il faudrait mourir!

(*) Stéphane, Caroline.

STÉPHANE, *à part.* Cet imbécille de capitaine que je croyais mort, et qui arrive ici, sur mes traces, pour me demander raison... Ah! tu me demandes raison... ah!...

ARMAND, *entrant vivement.* Monsieur, vous m'avez fait appeler? *(Il aperçoit Caroline, et s'arrête (*).*

STÉPHANE. Chut! mon frère écrit... tant mieux! Je ne veux pas qu'il sache... (*à part.*) Il serait capable d'empêcher... (*élevant la voix.*) Mais il y a des momens où un homme d'honneur doit payer de sa personne.

CAROLINE, *s'efforçant de cacher son trouble.* Qu'est-ce donc?... que voulez-vous dire?

STÉPHANE. Oui, quand le secret est connu... quand l'affreux secret... (*Armand le regarde avec anxiété.*)

Air *de l'Écu de six francs.*

Ma sœur, qu'une femme coupable
Cause de malheurs... Un mari
De tout par vengeance est capable!...
On tue... alors tout est fini!
Ou l'on est tué... c'est dommage!

CAROLINE.

Grand dieu!

ARMAND.

Monsieur!

CAROLINE.

Combien, hélas!
La femme est à plaindre!

STÉPHANE.

En ce cas,
Le mari l'est bien davantage.

Mais ne faites pas attention... c'est une manière de parler. (*bas à Armand.*) Puis-je compter sur vous?... Un mari offensé se doit à lui-même...

ARMAND, *reculant.* Monsieur, monsieur... je ne vous comprends pas...

STÉPHANE, *de même.* Chut! vous saurez tout... (*à part.*) Car il est écrit là haut que tout le monde le saura... Je n'en suis pas

(*) Armand, Stéphane, Caroline.

fâché... ça rentre dans ma manière de voir. (*toujours bas à Armand.*) Enfin, vous me serviriez de témoin si je me battais.

ARMAND. Moi! n'y comptez pas.

STÉPHANE. Bien... n'en parlons plus. (*à part.*) J'en prendrai un autre... le maître de l'hôtel... je le connais... il a l'air d'un brave homme; il est séparé de corps et de biens... il sait ce que c'est. (*à Armand.*) Merci du service... (*allant à Caroline qui le regarde.* Ah! ma sœur! ma sœur! si Félicité avait pris exemple sur vous... ah! (*élevant la voix.*) Je vais causer avec mon frère. (*à part.*) Je vais rejoindre le capitaine...

(*Il sort toujours mystérieusement; Caroline se cache la tête dans ses mains; Armand va pour sortir, et s'arrête dans le fond.*)

SCENE X.

ARMAND, CAROLINE.

ARMAND, *revenant.* Ma tante! ma tante!

CAROLINE. Ah! ne m'approchez pas... Sortez! je ne veux pas vous voir... je ne le puis plus.

ARMAND. Ah! pardonnez-moi... je suis bien malheureux.

CAROLINE. Malheureux!... vous!... mais non; si vous aimez cette jeune fille... (*Armand baisse les yeux.*) Mais que m'importe? Je ne vous aime pas, moi... je ne vous ai jamais aimé... sortez.

ARMAND. Caroline!.. ah! calmez le trouble où je vous vois.

CAROLINE. Du trouble!.. mais non... je ne suis pas troublée, je ne le suis pas... la raison m'est rendue... Ah! il n'est pas trop tard... mon mari peut venir... je puis le regarder en face comme autrefois... avant que la solitude, les soupçons, eussent allumé dans mon cœur une fièvre brûlante.

ARMAND. Ah! ne parlez pas ainsi... j'ai cru que le devoir m'ordonnait...

CAROLINE Quoi donc? de me cacher tout? ce voyage à Paris... l'amour de cette jeune fille... ce mariage mystérieux...

ARMAND. Mais non, je vous ai tout écrit... je vous demandais conseil..

CAROLINE. Ah! ne te justifie pas par un mensonge... oui, il fallait me détromper... il fallait m'écrire... mais non pas quand tout était décidé, une fois, une seule...

ARMAND, *étonné.* Une fois... une seule...

CAROLINE, *l'interrompant.* Ah! c'était assez... c'était trop

même! J'aurais dû imiter ton silence, et ne pas confier à des lettres ce délire qui me perdait.

ARMAND. Des lettres... à moi! Vous m'avez écrit!

CAROLINE. Eh bien...

ARMAND. Je ne les ai pas reçues.

CAROLINE, *ouvrant vivement le secrétaire.* Les voici... les reconnais-tu?

ARMAND, *épouvanté, les prenant.* Ces lettres... à moi!...

CAROLINE. Dans ce secrétaire.

ARMAND. Ce n'est pas le mien.

(*M. Desronel entre et s'arrête sans être vu par eux.*)

CAROLINE. Que dis-tu, malheureux? (*apercevant M. Desronel, et poussant un cri.*) Ah!

SCENE XI.

LES MÊMES, DESRONEL (*).

DESRONEL, *s'approchant d'Armand qui est resté immobile.* Quoi donc?.. des papiers, des lettres. (*Il va pour les prendre.*)

ARMAND. J'ignorais... je n'ai pas lu... je ne dois pas.

(*Desronel prend les lettres qu'Armand tient à la main.*)

ARMAND. Monsieur...

DESRONEL. Eh bien... les lettres qu'on ne lit pas (*Il va à la cheminée et les jette au feu en disant :*) on les brûle...

(*Après un silence il montre la porte à Armand qui sort.*)

CAROLINE, *à part.* Ah! mon dieu! il est donc trop tard.

SCENE XII.

DESRONEL, CAROLINE.

DESRONEL, *s'approchant d'elle.* Caroline... (*elle reste comme écrasée, muette et immobile.*) Tu es plus calme... et moi-même je puis te parler sans craindre de m'emporter... je ne me le pardonnerais pas... C'était la première fois qu'un pareil débat s'élevait entre nous... mauvaise habitude à prendre; car sur cette route-là, on va bien vite... on est peu disposé à s'aimer, lors-

(*) Caroline, Desronel, Armand,

qu'on s'aborde sans confiance... qu'on se parle avec amertume... c'est une guerre de tous les instans... et ce ménage-là n'est plus qu'un enfer. (*souriant.*) Tu ne veux pas que le nôtre soit ainsi, n'est-ce pas?

CAROLINE, *d'une voix tremblante.* Pardon, monsieur... j'avais cru... je croyais...

DESRONEL, *continuant.* Je ne le veux pas non plus... et c'est pour cela que je te demande de consentir...

CAROLINE, *de même.* Vous êtes le maître... parlez, ordonnez... (*avec effort et d'une voix qui éclate en sanglots.*) Ah! laissez-moi partir.

DESRONEL, *la retenant.* Partir! non pas sans m'avoir accordé une grâce à moi... à moi.

CAROLINE. Une grâce!..

DESRONEL. Oui, Caroline... oui, une grâce dont j'ai besoin, moi.. c'est de presser ce mariage, seul moyen de retenir chez vous le bonheur prêt à s'en échapper...

CAROLINE. Monsieur...

DESRONEL. De resserrer des nœuds prêts à se rompre.

CAROLINE. Ah! je n'ose lever les yeux... je voudrais mourir... plus de repos, plus de bonheur pour un cœur coupable.

DESRONEL. Si fait... quand on pardonne...

CAROLINE. Oh! jamais...

DESRONEL. Quoi! si une passion qu'il faudrait oublier... un amour insensé...

CAROLINE. Oh! n'achevez pas... je me meurs!

DESRONEL, *la soutenant dans ses bras.* Etait là, là... dans mon cœur... à moi... tu ne me pardonnerais pas?

CAROLINE. Monsieur!.. monsieur!..

DESRONEL. Oui, pour cette jeune fille.

CAROLINE. Amélie!

DESRONEL. Si je l'aimais?

CAROLINE. Ah! monsieur, vous me trompez.

DESRONEL. Eh! qui peut se vanter de n'avoir pas eu dans sa vie une heure de fièvre, de délire!.. Honte et malheur à qui a succombé! Mais lorsqu'on a lutté avec courage.

Air : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Lorsque d'une épreuve cruelle,
Où la vertu pouvait périr,
On sort pur... à l'honneur fidèle...
Ah! l'on peut croire, sans rougir,

Au respect qui vous environne!
Surtout quand on a pour appui
Un cœur dont l'amour vous pardonne
Et vous relève jusqu'à lui.

CAROLINE, *d'une voix étouffée.* Tant de bonté!

DESRONEL. Caroline... tu me pardonnes?

CAROLINE, *se jetant dans ses bras.* Ah! monsieur, je vous jure...

DESRONEL. C'est bien, c'est bien... le temps achèvera ce que le courage a commencé... l'honneur, la confiance habiteront encore avec nous... car rien n'est changé, rien... pas même ton amour.

CAROLINE Non, monsieur... non; je voulais mourir, mais je vivrai... je vivrai pour vous entourer de tendresse, de reconnaissance..

DESRONEL. Prends garde, c'est toujours mon rôle que tu prends... Quelqu'un!..

CAROLINE. Ah! qu'ils viennent tous!

DESRONEL, *l'enterrompant.* Silence! c'est mon secret, à moi.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ARMAND, AMÉLIE.

AMÉLIE, *retenant Armand malgré lui.* Non, monsieur, non, vous ne partirez pas.

ARMAND. (*) De grâce, Amélie, laissez-moi.

DESRONEL. Qu'y a-t-il?

AMÉLIE. Ah! mon bon ami, c'est Armand qui veut nous quitter, s'en aller.

DESRONEL. S'en aller! et pourquoi?

AMÉLIE. Oh! cela se devine aisément, parce qu'il m'aime, parce que notre mariage n'a pas lieu.

DESRONEL. Eh bien, mon enfant, tiens... demande à sa... à votre tante... qui sait... elle le retiendra peut-être.

AMÉLIE, *passant près de Caroline.* Je ne suis qu'une pauvre fille... mais je l'aime tant... et il veut partir.

CAROLINE, *lui prenant la main.* Il restera... pour vous aimer... pour vous rendre heureuse...dites-lui que je le veux, que je l'exige au nom de cette amitié de tante que j'ai toujours eue... que j'aurai toujours pour lui.

(*) Armand, Amélie, Desronel, Caroline.

AMÉLIE, *a Caroline.* Ah! madame... (*à Armand.*) Monsieur... vous avez entendu... je n'ai pas besoin de répéter.

ARMAND. Amélie!

DESRONEL, *regardant Caroline.* Bien, bien.

SCÈNE XIV, ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, STÉPHANE. *le bras en écharpe.*

STÉPHANE. N'ayez pas peur... ça n'est pas dangereux... je suis blessé.

DESRONEL, *courant a lui.* O ciel! tu t'es battu.

CAROLINE. Un duel!

ARMAND et AMÉLIE. M. Stéphane!

STÉPHANE. Ne vous effrayez donc pas... ce n'est rien... un petit coup d'épée... que voulez-vous?.. un capitaine doit être plus fort qu'un simple chasseur.

AMÉLIE, *le faisant asseoir.* Asseyez-vous.

ARMAND. Quoi c'était à l'instant même...

DESRONEL. Il t'avait suivi.

STÉPHANE. Oui, mon cher, il a fallu... (*faisant le geste de tirer l'épée.*) Il y avait du monde... ça fera du bruit... les journaux en parleront. (*signe de Desronel à Caroline.*) Et tu vois, c'est le bouquet... Il m'avait outragé... il m'a blessé... j'ai fait mon devoir... je suis content.

DESRONEL, *tendant la main à Caroline.* Et moi je suis heureux!

(*Le rideau tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.